

Penser

Ordonner sans perdre

Une introduction à la pensée systématique par sa pratique

Kai Froeb

À PROPOS DE CETTE TRADUCTION

Cette traduction a été réalisée automatiquement à l'aide de l'IA et n'a pas encore été entièrement relue par un être humain. Si vous y trouvez des erreurs, merci de nous les signaler à feedback@reflexivitypress.com. Toute personne ayant acheté le livre qui nous signale des erreurs recevra gratuitement la version corrigée au format e-book.

Auteur

Kai Froeb

https://kai.froeb.net

Éditeur

Reflexivity Press

Lisbonne

Édition Kai Froeb

Version la plus récente et corrections:
https://reflexivitypress.com/fr/livres/froeb-systematisches-denken

Remarques: feedback+fr.systematisches-denken.v0.56@reflexivitypress.com

Couverture: © Reflexivity Press, Kai Froeb.
https://reflexivitypress.com/fr/a-propos/langage-visuel/

Publication

2026-11-21

Traduction: 2026-11-22

Version 0.56

Typeset with LaTeX (LuaHBTeX, Pandoc + Eisvogel)

Note d'accessibilité

Toutes les images comprennent des descriptions et sont compréhensibles à partir du contexte.

Note sur la genèse

Écrit avec le modèle de langage Claude (Anthropic). La conception, le contenu et la responsabilité incombent à l'auteur. La traduction a été réalisée avec l'aide de modèles de langage d'IA. La manière dont ce travail a été mené est décrite dans l'essai « La philosophie à l'ère des machines qui écrivent » :
https://reflexivitypress.com/fr/a-propos/machines-qui-ecrivent/

© Copyright 2026 by Reflexivity Press, Lisbonne.

Tous droits réservés. Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon (art. L. 122-4 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle), sauf exceptions prévues par la loi.

Entraînement de l'IA: expressément autorisé (ZMC 1.4, article 11).

Zero Marginal Cost License 1.4 (ZMC 1.4)

Résumé accessible aux lecteurs

Ce qui n'a pas de coût marginal ne devrait pas rencontrer d'obstacles.

Vous pouvez

- **Lire, télécharger et copier** l'œuvre gratuitement.
- **Partager numériquement l'œuvre sans en modifier le contenu, à des fins non commerciales**, en mentionnant l'auteur, la source et la licence.
- Convertir son format et effectuer les adaptations techniques nécessaires à l'accessibilité, sans modifier le contenu.
- **Imprimer ou faire imprimer quelques exemplaires et les offrir** pour un usage personnel et non commercial ; les frais directs peuvent être remboursés sans majoration ni bénéfice.
- **Traduire l'œuvre** pour votre usage personnel, non public et non commercial.
- **Mettre en miroir l'œuvre inchangée** en accès libre : sans but commercial, avec la version, la date et un renvoi à la version actuelle.
- Utiliser individuellement l'œuvre pour l'enseignement et la recherche et la citer, à des fins non commerciales, selon les normes scientifiques, sans que les extraits ne remplacent l'œuvre.

Conditions

L'utilisation doit rester **non commerciale**. En cas de partage public, mentionnez, dans la mesure raisonnablement possible, **l'auteur, la source et la licence**. **Seul le titulaire des droits peut placer l'œuvre sous une autre licence ou en publier de nouvelles versions.** Vous ne pouvez ni imposer de restrictions juridiques ou techniques supplémentaires ni laisser entendre que l'auteur ou l'éditeur cautionne votre utilisation.

Tous les autres droits sont réservés

Cette licence n'autorise que les usages expressément indiqués. Tout autre usage nécessite une autorisation distincte du titulaire des droits, sauf s'il est déjà permis par la loi.

Les autorisations légales et les droits à rémunération demeurent inchangés. Les contenus de tiers peuvent être soumis à d'autres conditions.

Important : Ce résumé est fourni à titre indicatif et ne constitue pas une licence autonome. Seule la version intégrale de la **ZMC 1.4** fait foi :

https://reflexivitypress.com/fr/zmc/



À propos de l’auteur

Kai Froeb (né en 1963) est un philosophe et expert en informatique allemand vivant au Portugal. Son travail associe plus de trente-cinq années de recherche systématique sur Hegel aux possibilités offertes par l’intelligence artificielle, afin de développer une nouvelle forme de collaboration philosophique.

Sa pensée est radicalement interdisciplinaire. Il a étudié les mathématiques et l’informatique à l’Université d’Erlangen-Nuremberg, la gestion d’entreprise à l’EBS, ainsi que les études culturelles et le droit à l’Université à distance de Hagen. Parallèlement, il a approfondi la philosophie, la sociologie et l’histoire dans le cadre d’un Studium generale. Il a délibérément mené ces études sans les orienter vers l’obtention de diplômes, afin de préserver la liberté d’une voie indépendante de pensée et de recherche au-delà des frontières disciplinaires de l’université.

Depuis la fin des années 1990, Froeb dirige et développe **hegel.net**. Disponible en douze langues, le site a figuré pendant de nombreuses années parmi les premiers résultats des recherches internationales sur Hegel effectuées avec Google et est devenu l’une des principales ressources en ligne consacrées à la philosophie de Hegel. Il reste probablement, aujourd’hui encore, le site multilingue le plus étendu consacré à Hegel sur Internet.

Dans le cadre de **hegel.net** et de **hegel-system.de**, Froeb a également constitué de vastes archives de sources librement accessibles au public. La collection germanophone met à elle seule à disposition, en téléchargement gratuit, 506 éditions originales numérisées de Hegel et des hégéliens du XIXe siècle. À cela s’ajoutent des fonds dans d’autres langues, dont 19 ouvrages originaux en anglais.

Plus de quarante années d’expérience en programmation depuis 1980 constituent un autre fondement méthodologique de son travail. Son premier programme fut une réimplémentation d’ELIZA de Joseph Weizenbaum : ainsi se referme le cercle qui va des premières expériences d’intelligence artificielle à sa collaboration productive actuelle avec Claude. Froeb utilise son expertise informatique non seulement sur le plan technique, mais aussi comme instrument

de pensée : il analyse les structures sociales et philosophiques avec la précision d'un architecte logiciel.

Froeb développe une œuvre philosophique indépendante qui s'inscrit dans la tradition de Hegel tout en cherchant à la poursuivre dans les conditions du présent. En son centre se trouve une approche performative originale de la vérité, qui constitue le fondement commun de ses livres philosophiques. La vérité n'y apparaît pas seulement comme l'objet d'énoncés, mais comme un mouvement qui doit également faire ses preuves dans la forme même de la pensée et de l'exposition.

Son projet est celui d'une démystification par la clarification conceptuelle : pénétrer par la pensée toute limite, y compris celle de ce qui paraît d'abord inaccessible. Chez lui, la forme suit le contenu : la structure, les concepts et la méthode se règlent sur la chose elle-même. Il recherche en même temps l'accessibilité : présenter une philosophie exigeante avec la plus grande clarté possible, dans l'esprit de la meilleure tradition scientifique anglo-américaine, sans la simplifier.

Son motif directeur est la formule de Hegel : « Le vrai est le tout » — la recherche d'une intégration qui n'ait rien à refouler.

TABLE DES MATIÈRES

Table des figures xiii

Chapitre 1: De quoi il s'agit et comment 1
1.1 La question . . . 1
1.2 Sans autorité invoquée . . . 1
1.3 La démarche et son standard . . . 2
1.4 Les mots . . . 3

Partie I : Ce qui va ensemble 5

Chapitre 2: Pourquoi ordonner 7
2.1 Ce qui se produit déjà en lisant . . . 7
2.2 Le plus petit ordre . . . 7
2.3 Vue d'ensemble et accès . . . 8
2.4 Condenser . . . 9
2.5 Ce qui importe . . . 11

Chapitre 3: L'aspect 13
3.1 Selon quoi l'on ordonne . . . 13
3.2 Trois niveaux . . . 14
3.3 Plusieurs aspects . . . 15

Chapitre 4: Séries et compartiments 17
4.1 Des ordres qui ne savent rien de la chose . . . 17
4.2 Des compartiments dans des compartiments . . . 18
4.3 Ce que l'ordre tait . . . 18
4.4 Ce que la série rend visible . . . 20

Chapitre 5: Motifs 21
5.1 Ce qui se répète . . . 21
5.2 Trouvé ou fait . . . 22
5.3 Où un motif reste ouvert . . . 22
5.4 Trop grossier, trop fin . . . 23
5.5 À quoi le motif échoue . . . 24
5.6 Regard en arrière sur la première partie . . . 24

Partie II : Pourquoi cela va ensemble 27

Chapitre 6: Principe **29**
6.1 Ce qu'un motif produit 29
6.2 Généralisation et principe 29
6.3 Quand un principe explique tout 30
6.4 À quoi le principe échoue 31

Chapitre 7: Fondement **33**
7.1 Vide, arbitraire, suffisant 33
7.2 Combien est suffisant 34
7.3 Le syllogisme 34
7.4 Qui sert un fondement 35
7.5 Le fondement dans la chose 35
7.6 À quoi échoue le fondement singulier 36
7.7 Regard en arrière sur la deuxième partie 36

Partie III : Comment un tout est construit **39**

Chapitre 8: Espèces **41**
8.1 La baleine 41
8.2 Correct et bon 42
8.3 Où l'objet ne trace pas de limite 43
8.4 Quand la division ne cesse pas 43
8.5 À quoi l'espèce échoue 44

Chapitre 9: Parties **45**
9.1 Deux décompositions d'une bicyclette 45
9.2 Ce qui fait une bonne structure 46
9.3 Quand la structure devient plus importante que le structuré . . . 46
9.4 La structure d'un ouvrage de non-fiction 47
9.5 À quoi la décomposition échoue 47

Chapitre 10: Connexions **49**
10.1 Tout est lié 49
10.2 Trois sortes de connexion 49
10.3 Arbre et réseau 50
10.4 Quand un rapport est mal lu 51
10.5 Quand tout est lié à tout 52
10.6 À quoi le réseau échoue 53

Chapitre 11: Processus **55**
11.1 Comment cela a commencé 55
11.2 Quand une chose ne se laisse saisir que comme processus . . . 56
11.3 Selon quoi quelque chose se meut 56
11.4 Le rythme 57
11.5 Quand les espèces sont des stages 57

11.6 Deux ordres à la fois . . . 58
11.7 À quoi le processus échoue . . . 58

Chapitre 12: Auto-déploiement **59**
12.1 Les nombres . . . 59
12.2 Universel, particulier, singulier . . . 60
12.3 Jusqu'où cela porte . . . 62
12.4 Comment trouver un universel . . . 62
12.5 Des concepts qui changent leur objet . . . 63
12.6 L'auto-déploiement et les quatre autres . . . 64

Chapitre 13: Quel ordre est meilleur ? **67**
13.1 La question appropriée . . . 67
13.2 Trois stages . . . 67
13.3 Renvois . . . 69
13.4 Ordonner dans la recherche et dans l'écriture . . . 70
13.5 Retour sur la troisième partie . . . 70

Partie IV : Ce que coûte l'ordre **73**

Chapitre 14: Condenser et perdre **75**
14.1 Trois stades de la condensation . . . 75
14.2 Pourquoi la condensation réussit . . . 75
14.3 Le reste . . . 76

Chapitre 15: L'ordre mort **79**
15.1 Formulaire 47B . . . 79
15.2 À quoi l'on reconnaît un ordre mort . . . 79
15.3 L'illusion cohérente . . . 80
15.4 Ordre partagé . . . 83

Chapitre 16: L'ordre propre **85**
16.1 La pensée qui s'ordonne elle-même . . . 85
16.2 D'où viennent les ordres propres . . . 86
16.3 L'orgueil de celui qui ordonne . . . 87
16.4 Le chemin . . . 88
16.5 Ce livre mis à l'épreuve . . . 88
16.6 Ce qui reste ouvert . . . 89

Appendice A : Exercices **91**
A1 : Mettre en ordre une décision . . . 91
A2 : Mettre en ordre une querelle . . . 91
A3 : Constituer un système de classement . . . 92
A4 : Condenser et récupérer . . . 92
A5 : Structurer un exposé . . . 93

A6 : Vérifier un chapitre 93

Appendice B : Qui a vu cela aussi ainsi, et les objections les plus fortes 95
B1 : Sur les chapitres particuliers 95
B2 : Cinq objections sous leur propre forme 99
B3 : Pour aller plus loin dans les autres livres 101

Glossaire 103
Indications d'utilisation 103
universel, particulier, singulier (Allgemeines, Besonderes, Einzelnes) 103
dépassement (Aufhebung) 104
Accès (Zugriff) 104
Aspect (Hinsicht) 105
Auto-déploiement (Selbstentfaltung) 105
Classification (Klassifikation) 106
Composition (Komposition) 106
Concept (Begriff) 106
Condensation (Verdichtung) 107
Connexion factuelle, fonctionnelle, conceptuelle (faktischer, funktionaler, begrifflicher Zusammenhang) 107
Division correcte et bonne (korrekte und gute Einteilung) 108
Essentialité (Wesentlichkeit) 108
extérieur (äußerlich) 108
Fondement : vide, arbitraire, suffisant (Grund: leer, beliebig, zureichend) 109
Généralisation (Verallgemeinerung) 109
Illusion cohérente (kohärente Täuschung) 110
Importance (Wichtigkeit) 110
Manière de mettre en ordre (Ordnungsweise) 110
Motif (Muster) 111
Ordre (Ordnung) 111
Ordre mécanique et ordre vivant (mechanische und lebendige Ordnung) 112
ordre partagé (geteilte Ordnung) 112
Ordre proliférant (wuchernde Ordnung) 113
préjugé (Vorurteil) 113
Principe (Prinzip) 113
Processus (Verlauf) 114
Relation 114
Renvoi (Verweis) 114
Reste (Repos) 115
Rythme (Rhythmus) 115
Série et cases (Reihe und Fach) 115
Standard (Maßstab) 116
Syllogisme (Schluss) 116
Système, systématique (Système, systematisch) 116

Urgence (Dringlichkeit) 117
Vue d'ensemble (Überblick) 117

TABLE DES FIGURES

1 Le symbole des espèces : trois figures séparées, sans cadre. L'écart entre elles porte la signification. 41
2 Le symbole des parties : une seule figure fermée, différenciée à l'intérieur. 45
3 Le symbole du rapport : plusieurs figures, reliées par des lignes. 49
4 Le symbole du processus : une trajectoire courbe à pointe de flèche. Courbe, parce qu'une flèche droite affirme un progrès là où seul le processus est visé. 55
5 Le symbole de l'auto-déploiement : un triangle dans lequel s'en trouve un renversé, dont les pointes touchent les milieux des côtés. La même figure se répète en chacune de ses parties. . . 59

CHAPITRE 1: DE QUOI IL S'AGIT ET COMMENT

1.1 La question

Qui met de l'ordre veut retrouver quelque chose : une lettre dans le système de classement, un outil dans l'atelier, une pensée dans un livre. Et il veut voir ce qu'il a sans devoir tout passer en revue une à une. L'un et l'autre ne réussissent que si du multiple naît le peu, et quelque chose se perd alors. Ce livre demande comment cela peut réussir sans que se perde ce qui importe.

Il s'agit ici de plus que de classer. Celui qui range un tiroir met de l'ordre dans des choses ; celui qui détermine une espèce, forme un concept, structure une théorie ou construit un livre met de l'ordre dans des pensées. Que la baleine soit un mammifère, que les nombres se divisent en naturels, entiers et rationnels, qu'un manuel commence par ce chapitre-ci et non par celui-là, ce sont des ordres, et ce que l'on comprend en dépend. C'est de cet ordonner par la pensée que traite le livre : de la division et de la formation des concepts, des motifs, des principes et des fondements, des structures. Il commence par le classement, parce que l'on y peut vérifier soi-même chaque pas, et passe de là aux espèces des êtres vivants, aux nombres, aux explications scientifiques et à la construction des textes.

La question se pose donc à la chercheuse qui exploite une série de mesures ou décrit une nouvelle espèce, au juriste qui structure un dossier, à celui qui écrit un ouvrage de non-fiction, aussi au programme chargé d'en écrire un, et à celui qui range simplement ses papiers dans des classeurs. Les réponses sont, selon les lieux, plus ou moins exactes, mais apparentées.

1.2 Sans autorité invoquée

Le livre ne se réclame de personne. Ce qu'il affirme doit pouvoir se vérifier sur son propre ordonner : sur la lecture de ce livre, sur le bureau, sur un système de classement, sur un texte que l'on structure. Les exemples éclairent, ils ne prouvent

pas. Certains sont inventés, certains pris au quotidien, et il importe non que les choses se passent partout ainsi, mais qu'on puisse le suivre ; c'est l'argument qui doit porter. Lorsqu'un pas appelle une objection évidente, l'objection est là, dans sa forme la plus forte que l'on ait pu trouver, puis la réponse. Là où la réponse ne suffit pas, on le dit.

Beaucoup de ces pensées, d'autres les ont déjà pensées, certaines il y a longtemps. Quand c'est le cas, cela figure dans l'appendice B, comme indication de Pour aller plus loin ; parfois aussi dans une phrase à la fin d'un paragraphe, une fois la pensée menée à son terme. Cela ne doit rien prouver : un pas qui ne tient pas ici ne devient pas solide du fait qu'un nom célèbre l'a franchi.

1.3 La démarche et son standard

Le livre est lui-même un ordre, un ordre de pensées sur l'ordonner. Il doit donc se laisser mesurer à ce qu'il dit des ordres, et celui qui le lit tient ainsi une pierre de touche en main.

Le standard est une question que l'on peut poser à tout ordre : peut-il dire pourquoi ses membres sont ceux-ci et pourquoi ils sont disposés ainsi ? Un ordre alphabétique ne le peut pas ; que « chien » vienne après « chicorée » ne dit rien des chiens. Une division des nombres dans laquelle chaque sorte naît de ce qu'un calcul n'aboutissait pas dans la précédente le peut. Tant qu'un ordre ne peut indiquer son fondement, il est posé du dehors sur la chose, et ce qu'il omet peut être précisément ce qui importe.

C'est le long de cette question que le livre avance. La première partie traite d'ordres qui disent ce qui va ensemble, mais non pourquoi : de l'aspect selon lequel on trie, des séries et des compartiments, des motifs. La deuxième demande le pourquoi, les principes et les fondements. La troisième demande comment un tout est construit, et trouve pour cela cinq manières d'ordonnancement, dont la dernière montre elle-même son fondement. La quatrième demande ce que coûte tout ordre.

Ce n'est là qu'un aperçu et il doit encore faire ses preuves. Pourquoi le livre a précisément ces parties et cette suite, cela figure chaque fois à la fin d'une partie, quand on peut voir ce qui a été ordonné, et pour l'ensemble à la fin du livre. Qui le structurerait autrement dispose de la même question pour comparer les deux structures.

1.4 Les mots

Pour ce qui se trouve en ordonnant, le livre prend autant que possible des mots de la langue courante. Quelques termes techniques, il les reprend parce qu'ils se sont établis pour ces choses et qu'on les retrouve ailleurs : compression, classification, composition, relation. Chacun est expliqué là où il a sa place, à partir de ce qui a été trouvé à cet endroit. Le glossaire, à la fin, dit où c'est.

Le livre se tient par lui-même. Il a quatre voisins, qui posent d'autres questions : l'un sur la vérité, qu'il développe à partir de la vérification que chacun accomplit déjà en lisant ; l'un sur la logique, qui parcourt les formes fondamentales de la détermination ; l'un sur l'éthique, qui développe, à partir de cette même vérification, ce que les êtres humains se doivent les uns aux autres ; et l'un sur l'organisation, qui reprend certaines choses de ce livre et demande comment les institutions doivent être construites pour que le savoir, les raisons et la correction puissent y agir. Aucun ne présuppose les autres. *La vérité* (2025) remonte le plus loin : celui qui juge un ordre meilleur qu'un autre suppose que le meilleur se distingue du moins bon, et c'est là que cela est développé en propre. Ici, cela est montré dans l'ordonner même, dans la mesure où l'ordonner l'exige.

Sur la traduction des citations : Les citations de Hegel et d'autres auteurs de langue allemande sont, pour cette édition, traduites à partir du texte allemand, dans la terminologie de ce livre, et non reprises d'une traduction existante. Là où plusieurs traductions faisant autorité existent, chacune interprète à sa manière ; la traduction donnée ici suit l'interprétation du livre. Pour que l'on puisse vérifier la restitution, le texte allemand figure à côté : entre parenthèses après la citation, pour les citations plus longues dans un paragraphe distinct en dessous ou dans la note qui documente la citation. Les tournures très brèves (moins de quatre mots) figurent sans l'original, et les citations qui sont déjà, dans le texte allemand, dans une autre langue demeurent inchangées.

Pour aller plus loin : *La vérité*

PARTIE I : CE QUI VA ENSEMBLE

CHAPITRE 2: POURQUOI ORDONNER

2.1 Ce qui se produit déjà en lisant

Qui a lu jusqu'ici a déjà mis de l'ordre. Regardez en arrière les pages qui précèdent : quelle était l'idée principale, quel était un exemple, quelle était une remarque accessoire ? La réponse est le plus souvent prête avant que l'on ne vérifie. Essayez ensuite de lire le paragraphe suivant de manière à ce que tout y soit pour vous d'égale importance.

Cela échoue. Même la résolution de ne rien pondérer est une pondération, car elle devient, pour l'instant, ce qui importe. Qui en fait l'expérience autrement voudra examiner ce qui s'est passé alors ; cela aussi serait un constat.

Vous distinguez donc déjà ce qui importe ; autrement, vous ne pourriez pas lire. Qui prendrait tout pour également important ne retiendrait rien d'une page. Et qui voudrait contester que comprendre est un ordonner devrait ordonner en contestant : placer ses fondements en avant et le superflu en arrière. Ce livre traite donc de quelque chose que l'on fait en le lisant, et ce qu'il en dit se laisse vérifier sur cet acte.

Dans la tête, cela se produit trop vite pour qu'on puisse y assister. Plus lentement et plus visiblement, cela se produit sur le bureau.

2.2 Le plus petit ordre

Expérience 1 : Le propre bureau

Regardez votre bureau, ou la surface qui s'en approche le plus. S'il y règne du désordre : de quelle sorte est-il ? Tout y repose-t-il comme cela est tombé ?
Rarement. Ce qui sert chaque jour est à portée de main. Ce qui relève d'une même affaire est réuni, même si la pile est de travers. Ce qui reste à faire est au-dessus. Qui range le bureau d'un autre l'apprend par la protestation

du propriétaire : il ne trouve plus rien, bien que tout soit maintenant à une place.

Ce qui se passe sur le bureau est le plus petit ordre qui soit : ceci est mis avec cela, cela est mis de côté. Les deux se font en un seul geste. Qui met les factures sur une pile les a séparées des lettres ; qui trie quelque chose l'a mis avec ce qui peut partir. On ne peut rien réunir sans le séparer d'autre chose.

Objection : Alors tout arrangement est un ordre. Dans le tas de feuilles que le vent a poussé dans le coin, ceci aussi repose près de cela.

Reply : Cela repose ensemble, mais pour aucune raison dont quelqu'un pourrait se servir pour chercher. Ordre↑ doit signifier ici : un arrangement dont on peut tirer quelque chose, où est une chose, ce qui manque, ce qui va ensemble. La pile de travers est en ce sens ordonnée, pour celui qui travaille avec elle. Pour celui qui range, elle ne l'est pas, parce qu'il n'en connaît pas le fondement. On voit déjà là quelque chose qui accompagnera tout le livre : qu'un arrangement soit un ordre ne dépend pas seulement des choses, mais aussi de qui y cherche et de ce qu'il en sait.

2.3 Vue d'ensemble et accès

Un tiroir de trois choses n'a pas besoin d'ordre ; on le tire et on voit tout. Un tiroir de trois cents en a besoin. Qui aurait tout dans le regard à la fois, avec tous les liens, n'en aurait pas besoin. Personne n'a cela. La mémoire embrasse peu à la fois, l'attention moins encore. On peut externaliser presque sans limite, dans des rayonnages, des classeurs et des bases de données, mais avec chaque pièce externalisée croît la question de savoir comment la retrouver.

De cette situation découlent deux exigences. On veut voir ce qu'il y a et comment cela se tient, sans tout passer en revue une à une : cela s'appellera *vue d'ensemble* (vue d'ensemble). Et l'on veut, d'un endroit, trouver un autre : cela s'appellera *accès* (accès).

Que les deux soient distincts, presque tout ouvrage de non-fiction le montre, car il a pour chacun son propre outil. Au début se tient la table des matières. Elle montre de quoi le livre est fait et dans quelle suite, et qui l'a lue sait à peu près ce qui l'attend ; un détail précis, elle le fait rarement trouver. À la fin se tient l'index. Il mène en un pas à chaque endroit où un mot apparaît, mais ne dit rien de la manière dont le livre est construit. La table des matières ordonne selon la chose,

l'index selon l'alphabet, et précisément parce que l'alphabet ne sait rien de la chose, quiconque connaît le mot s'y retrouve.

Les deux performances se laissent mesurer. Pour l'accès : combien de pas faut-il d'un endroit quelconque à un autre, et combien faut-il savoir d'avance ? L'index ne demande qu'un pas, mais exige que l'on connaisse le mot. Pour la vue d'ensemble : combien de membres faut-il garder en tête pour voir le tout ? Une table des matières de cinq parties la donne, une de quarante chapitres sans parties ne la donne pas, même si chaque chapitre est bien intitulé.

Qui établit un ordre décide par là de ce qui sera plus tard facile et de ce qui sera difficile à trouver. Le plus souvent il ne le remarque que lorsqu'il cherche lui-même.

2.4 Condenser

Expérience 2 : Une conversation en une phrase

Pensez à votre dernière longue conversation avec quelqu'un que vous connaissez bien. Dites-vous en une phrase de quoi il s'agissait, avant de poursuivre la lecture.
La phrase sera à peu près celle-ci : « Il s'inquiète pour son poste, mais le prend avec calme. » (DE: „Er sorgt sich um seine Stelle, sieht es aber gelassen.“) Une heure est devenue une phrase. Le temps qu'il faisait, le café, les nouvelles lunettes, les détours par lesquels on est venu au sujet ont disparu, et aucun ne vous manque.

La même chose se produit dans le tiroir. Qui range trois cents choses dans six compartiments doit retenir, au lieu de trois cents lieux, six étiquettes ; chacune représente tout ce qui se trouve dessous. Ordonner, c'est condenser : le multiple est représenté par le peu. La technique appelle *compression* la condensation des données, d'après le mot latin pour comprimer. Le mot convient ici aussi.

Jusqu'où l'on peut aller, un cas limite le montre. Un procédé qui réduit chaque fichier à un seul signe a comprimé plus fort que tout autre, et il est inutilisable, car d'un seul signe on ne peut rien récupérer. Une condensation n'est utilisable que tant que l'on peut en récupérer ce qui importe. La technique en connaît deux sortes. L'une ne laisse rien tomber, et de celle-là le tout renaît. L'autre abandonne quelque chose, pour les images par exemple des nuances de couleur que l'œil

distingue à peine. Les deux sont utilisables ; ce qui décide de leur valeur, c'est *ce qui* est abandonné.

On peut par là distinguer une bonne condensation d'une mauvaise. La bonne abandonne ce qui n'importe pas et garde ce qui importe. La mauvaise confond les deux. Si vous aviez résumé votre conversation par : « Il se plaint encore », cela aurait été une condensation plus forte, car la phrase convient à bien des conversations avec lui. Elle économise de l'attention et rend la prochaine conversation prévisible. Elle a omis exactement ce qui, cette fois, était différent. C'est ainsi que travaille le préjugé↑ : il condense fort et vite et abandonne ce faisant les différences qui importent. Sans condensation rapide on n'entrerait dans aucune conversation, car chaque attente avec laquelle on y entre en est une. Elle ne devient préjugé que lorsque la conversation ne peut plus la corriger. Contre cela, il ne sert pas de condenser moins ; qui ne résume pas du tout la conversation n'en sait pas plus après qu'avant. Il sert de condenser autrement : de récupérer les différences que la phrase rapide a abandonnées et de vérifier lesquelles comptent cette fois.

Objection : Alors ordonner est toujours perte. Qui ne veut rien perdre conserve tout tel quel.

Reply : Tout est de toute façon conservé ; les trois cents choses reposent encore dans le tiroir après le rangement. Ce qui se perd, c'est dans le regard : l'étiquette « câbles » ne dit pas quels câbles. C'est le prix de la vue d'ensemble, et qui ne veut pas le payer a trois cents lieux et pas de vue d'ensemble. Il ne s'agit donc pas de choisir entre perte et absence de perte, mais entre des pertes. De ce choix dépend qu'un ordre vaille quelque chose.

Une deuxième objection : Avec un moteur de recherche on n'a plus besoin d'ordonner. On tape ce que l'on cherche, et on l'a.

Reply : On a ce que l'on peut nommer. Une recherche donne accès, non vue d'ensemble : elle ne montre pas ce qu'il y a d'autre ni ce sur quoi l'on aurait dû interroger. Et elle ne trouve que ce qui a été auparavant saisi de façon qu'elle puisse le trouver ; une archive sans champ pour l'expéditeur ne se laisse pas parcourir par expéditeurs. On continue donc d'ordonner, mais à un autre endroit, par celui qui construit le système, et pour tous les cas futurs à la fois. Ce que cela signifie sera dit à propos de la troisième mode d'ordonnancement.

2.5 Ce qui importe

Revient ainsi la question dont tout le reste dépend et à laquelle vous avez déjà répondu en lisant (chap. 2.1) : qu'est-ce qui importe ? Pour l'ami, c'était l'inquiétude pour le poste. Une opticienne qui aurait écouté en aurait retenu les nouvelles lunettes. Elle n'aurait pas moins bien condensé, seulement pour une autre question. Un premier standard est ainsi trouvé : la question pour laquelle on condense. C'est à elle que l'on peut vérifier si une condensation a gardé ce qu'elle devait garder.

La langue courante a, pour ce qui importe, deux mots qu'elle emploie différemment. Important est quelque chose pour quelqu'un, eu égard à une question. Essentiel, on nomme ce qui revient à la chose même, quel que soit celui qui interroge : l'essentiel d'un contrat, d'une maladie, d'une dispute. S'il y en a, le mot ne le décide pas. Il peut aussi seulement exprimer que quelqu'un tient sa propre question pour la seule juste.

Un cas rend la différence palpable. Certains rangent leur bibliothèque par couleurs, et l'edition suhrkamp l'a expressément suggéré : ses dos forment côte à côte un spectre de couleurs. D'autres rangent par taille, et il y a de bonnes raisons à cela. Les rayons peuvent être resserrés, et les bibliothèques séparent dans leurs magasins les livres par format, pour cette raison entre autres. Pour la question de savoir à quoi ressemble le rayonnage ou combien il peut contenir, les deux sont bien ordonnés. Mais qui cherche quelque chose sur un sujet précis, ou veut avoir ensemble tous les livres d'un auteur, dira que l'on a ici ordonné à côté des livres. Couleur et format sont, au sens exact du mot, des caractéristiques extérieurs↑ : ils sont à l'extérieur du livre, et un livre est ce qui est dedans. D'où prend-il pourtant ce standard ? Il ne pose pas simplement une autre question à côté de la première. Il en appelle à quelque chose dans les livres mêmes, à ce qui en fait des livres. Que ce soit un standard tiré de la chose ou seulement la question usuelle pour les livres, on ne peut le décider à cet endroit.

La question reste ouverte, et le cours du livre en dépend. Le standard se rapproche de stade en stade de la chose : d'abord comme aspect que l'on choisit, puis comme répétition que l'on trouve dans les choses, puis comme fondement dont elle découle, enfin comme ordre qui indique pourquoi ses membres sont ceux-ci. Que se tienne à la fin un standard qui appartienne à la chose même, et en quel sens, c'est ce que ce cours doit montrer. Son premier pas est l'aspect, ce selon quoi l'on ordonne.

CHAPITRE 3: L'ASPECT

3.1 Selon quoi l'on ordonne

Expérience 3 : La penderie, trois fois

Imaginez que vous rangiez votre penderie trois fois : une fois par couleurs, une fois selon les occasions où vous portez les vêtements, une fois selon les saisons. Que trouvez-vous facilement dans chacun des trois ordres, que trouvez-vous difficilement ?
Rangée par couleurs, vous voyez d'un coup d'œil ce qui s'accorde, mais pour un entretien d'embauche vous devez fouiller chaque compartiment. Rangée par occasions, vous prenez le matin dans le bon compartiment, mais si le pull bleu foncé va avec le pantalon gris, vous ne le voyez pas, et la chemise qui irait tout aussi bien à la soirée entre amis se trouve dans le compartiment du bureau, où vous ne la cherchez pas le soir. Rangée par saisons, vous pouvez au printemps ranger tout un compartiment, et tout le reste demeure aussi désordonné qu'avant.

Chacun des trois ordres met ceci avec cela, et chacun le fait pour une autre raison : parce que c'est la même couleur, parce qu'on le porte à la même occasion, parce que cela relève de la même saison. Ce sur quoi l'on porte le regard ainsi doit s'appeler *aspect*. Sans aspect il n'y a pas d'ordre, seulement arrangement (chap. 2.2), car c'est l'aspect qui dit pourquoi quelque chose est ici et non là.

Chaque aspect condense à sa manière. Rangé par couleurs, ce sont les différences de couleur qui comptent, et les différences d'occasion tombent ; l'étiquette « bleu » ne dit pas si quelque chose convient à un mariage. Quelles différences un ordre retient et lesquelles il abandonne, l'aspect le fixe, et par là aussi ce que l'on y trouve facilement et ce que l'on y trouve difficilement.

Objection : Alors aucun ordre n'atteint la chose. Chacun montre ce que son aspect laisse montrer, et l'on ne fait jamais qu'ordonner autrement, sans jamais approcher de ce qui est là.

Reply : Que l'on remarque à quoi l'on renonce à un ordre. Qui a rangé sa penderie par couleurs et la remanie au bout de deux semaines n'a pas, pour cela, comparé les vêtements tels qu'ils sont sans aucun ordre avec son ordre ; il ne les connaît pas ainsi. Il a remarqué que quelque chose ne s'accordait pas : il ne trouvait pas le matin ce dont il avait besoin, ou une pièce ne trouvait nulle part sa place. Ce qui porte un ordre et ce à quoi il échoue se montre dans l'expérience même où l'on travaille avec lui. Il n'est pas besoin pour cela d'un point de vue extérieur↑ à tous les ordres. La question de savoir si un ordre atteint « la chose même » n'est donc pas indécidable. Seulement elle ne se tranche pas par une comparaison, mais dans le travail avec l'ordre, cas par cas, et parfois par un non. Ce livre interroge l'autre moitié : ce qui distingue un ordre d'un autre.

3.2 Trois niveaux

Sur le bureau est posé un livre de la bibliothèque qui doit être rendu demain ; il est lu à moitié. Pour celui qui le lit, rien en ce moment n'est plus important. Que signifie « important » ici ? On peut distinguer trois sens, et tous trois se montrent sur ce même livre. Ce qui diffère à chaque fois, c'est ce à quoi le mot se rapporte.

Le premier est l'urgence : ce qui occupe en ce moment. Elle se rapporte à la situation de celui qui ordonne, et non au livre. Une fois le livre rendu, elle a disparu, et le livre est ce qu'il était.

Le deuxième est l'importance pour une question. Pour celui qui déménage et remplit des cartons, comptent le format et le poids. Pour celui qui veut citer le livre, comptent l'édition et la pagination. Pour celui qui veut l'offrir, compte aussi la couverture. Important en ce sens, quelque chose l'est non pour quelqu'un dans une situation, mais eu égard à une question : qui pose la même question trouve la même chose importante. C'est le niveau sur lequel le chap. 2 a trouvé le premier standard.

Le troisième est l'essentialité, ce qui fait du livre ce qu'il est, quel que soit celui qui interroge et pourquoi (chap. 2.5).

C'est l'importance pour une question, le deuxième niveau, qui se confond le plus facilement avec les deux autres. Qui dit « cela n'a pas d'importance » (DE: „das ist doch unwichtig“) veut le plus souvent dire : pour cette question, et la tient pour la seule. Qui dit « voilà ce qui importe » vise parfois la question et parfois la chose, et ne remarque souvent pas la différence. Bien des querelles sur ce qui est important sont des querelles entre deux questions qui se prennent pour

une information sur la chose. Et inversement, tel tient pour une simple question parmi d'autres ce qui tient à la chose même.

Pour l'essentialité, on peut indiquer un premier test : le reste change-t-il quand ceci change ? Sur le livre, il peut être mené. Qu'il reçoive une nouvelle couverture, c'est le même livre ; contenu, construction et valeur pour le lecteur demeurent ce qu'ils étaient. Que l'on change le texte, tout le reste change avec, et à la limite on a un autre livre. Le texte est plus essentiel au livre que la couleur de son dos.

Objection : Pour le collectionneur, c'est l'inverse. Une première édition avec sa jaquette d'origine vaut un multiple, une sans elle non, et cela ne change rien au texte. Donc l'essentialité aussi n'est que l'importance pour une question, celle du collectionneur.

Reply : Le collectionneur et le lecteur parlent de deux choses différentes sous le même mot. Le lecteur vise l'œuvre, qui existe en bien des éditions ; le collectionneur vise cet exemplaire, un objet qui a une histoire. Dans l'exemplaire, la jaquette n'a rien d'extérieur↑, car si on la change, ce que l'exemplaire est change, une première édition complète ou une incomplète. Le test fonctionne donc pour les deux. Mais il suppose que l'on sache *en tant que quoi* l'on prend la chose, comme œuvre ou comme exemplaire, et cette question, le test ne la tranche pas lui-même.

On voit par là jusqu'où va le test. Il vérifie si quelque chose est essentiel quand il est établi de quoi l'on parle. Souvent ce n'est pas établi. Si un smartphone est tombé, on peut interroger l'essentiel de l'appareil, de la chute ou du dégât, et à chaque fois autre chose est essentiel : pour l'appareil, ce qu'il peut faire ; pour la chute, comment elle s'est produite ; pour le dégât, s'il se laisse réparer. Qui ne distingue pas cela se querelle sur l'essentiel et parle de trois choses. Ce que signifie que le reste dépende de quelque chose, et d'où l'on sait en tant que quoi prendre une chose, le test ne le dit pas. Les deux sont la question du fondement. Elle appartient à la deuxième partie.

3.3 Plusieurs aspects

La penderie de l'Expérience 3 a un problème qu'aucun des trois ordres ne résout : les trois aspects sont légitimes. Qui prend le matin selon l'occasion veut le soir combiner selon la couleur et au printemps remanier selon la saison. Aucune des trois questions n'est la mauvaise, et aucune n'est la véritable ; chacune a son moment. À cela s'ajoute que même un seul aspect ne sépare pas proprement. La même chemise convient au bureau et à la soirée, le même pantalon à l'usage

quotidien et au voyage. Qui s’habille strictement d’après les compartiments se limite sans nécessité à ce qui s’y trouve. Les occasions se recoupent parce que les vêtements ne sont pas faits pour une occasion, mais conviennent à plusieurs.

Sur l’écran, cela se corrigerait aisément : les mêmes vêtements, affichés trois fois différemment. Dans la penderie, chaque pièce est à un lieu. Qui veut servir plusieurs aspects à la fois doit les emboîter, d’abord par occasion, dedans par couleur, ou l’inverse, et l’ordre décide quelle question obtient une prise et lesquelles en demandent trois. Comment on le fait et ce que cela coûte, c’est la question des ordres qui trient selon des caractéristiques.

Pour aller plus loin : *La vérité* (2025), Chap. 11

CHAPITRE 4: SÉRIES ET COMPARTIMENTS

4.1 Des ordres qui ne savent rien de la chose

Un dictionnaire ordonne selon l'alphabet. Que « chien » se tienne entre « chiche » et « chiffon » ne dit rien des chiens, et personne ne l'attend. Pourtant chacun trouve dans un dictionnaire ce qu'il cherche, pourvu qu'il connaisse le mot – il n'a besoin pour cela de rien savoir de la chose. Une archive qui classe ses entrées par date travaille de même : la lettre du 3 mars est avant celle du 4 mars, quel que soit le sujet des deux. Une bibliothèque qui range ses livres dans le magasin selon l'ordre d'arrivée, chacun avec un numéro courant, se passe de toute connaissance du contenu.

De tels ordres ont trois avantages, et tous trois découlent de ce qu'ils ne savent rien de la chose. Chacun peut s'en servir, qui connaît la caractéristique selon lequel on trie : la lettre initiale, la date, le numéro. On peut y insérer du nouveau sans qu'il faille déplacer l'ancien ; la lettre suivante vient à la fin, le mot nouveau à sa place dans l'alphabet. Et personne n'a à discuter de l'endroit où quelque chose va, car la caractéristique le décide.

Le prix est tout aussi net. Un tel ordre donne l'accès, mais non la vue d'ensemble (chap. 2.3). Les voisins dans l'alphabet n'ont rien à voir ensemble, et qui veut savoir ce que le dictionnaire contient sur les animaux doit le parcourir tout entier. L'ordre ne retient de chaque chose qu'une seule caractéristique, et de celle-ci seulement ce qui est nécessaire pour trier. C'est une condensation très forte, et de la chose elle ne retient rien.

Ce n'est pas un défaut tant que l'on n'en exige rien d'autre. Un dictionnaire doit faire trouver des mots, non expliquer le monde. Cela ne devient un défaut que lorsqu'un tel ordre est pris pour un ordre de la chose : quand quelqu'un croit que les lettres d'une année sont ordonnées parce qu'elles reposent par date, et doit ensuite rassembler en vingt endroits la correspondance sur une seule affaire.

4.2 Des compartiments dans des compartiments

La plupart des ordres avec lesquels on travaille prennent plus d'un caractéristique. Une bibliothèque est rangée par domaines, dedans par auteurs, dedans par année de parution. Un système de classement est divisé par années, dedans par expéditeurs. De tels ordres emboîtent des aspects les uns dans les autres, et par là ils résolvent le problème du chap. 3.3, dans la mesure où il se résout : là où chaque chose ne peut avoir qu'une place, plusieurs aspects ne se laissent servir que l'un après l'autre.

Pour l'emboîtement, il y a une règle qui sonne simple et qui est souvent enfreinte. À l'intérieur d'un stage, la caractéristique ne doit pas changer. Qui range ses livres par domaines et en intercale quelques-uns par couleur parce qu'ils sont si beaux n'a pas ordonné de façon imprécise, mais a mêlé deux ordres, et aucun des deux ne tient plus : qui cherche le livre sous son domaine ne le trouve pas, et qui le cherche sous la couleur ne sait pas qu'il s'y trouve. Entre les stages en revanche, la caractéristique peut et doit changer ; c'est cela, emboîter.

Une deuxième règle découle de la première. Les compartiments d'un stage ne doivent pas se recouper, et ensemble ils doivent accueillir tout ce qui arrive à ce stage. Si deux compartiments se recoupent, la caractéristique n'était pas univoque ; s'il reste quelque chose qui ne rentre dans aucun, il manque un compartiment. Le compartiment « Divers » que presque chaque système de classement possède est l'aveu qu'un compartiment manque – souvent le plus honnête de tout l'ordre.

Quel aspect vient en haut décide des coûts. Qui classe par années et dedans par expéditeurs trouve tout ce qui est d'une année d'une seule prise, et tout ce qui vient d'un expéditeur, il doit le rassembler de chaque année une à une. Qui, inversement, classe par expéditeurs et dedans par années l'a facile pour l'expéditeur et difficile pour l'année. On paie toujours, la question est seulement pour quelle recherche. Le mieux qu'un ordre emboîté puisse faire est de mettre en haut l'aspect selon lequel on cherche le plus souvent, et d'échelonner les autres selon leur usage.

4.3 Ce que l'ordre tait

Une lettre concerne l'impôt pour la maison que votre mère loue. Va-t-elle dans le classeur « Impôts », dans « Mère » ou dans « Maison » ? Et ce ne sont là que les ordres selon la chose. À côté se tiennent les deux selon lesquels tout archives travaille de toute façon, date et expéditeur. Eux aussi ne se laissent qu'emboîter

: d'abord par années, dedans par expéditeurs, ou l'inverse, le courrier sortant avec l'entrant ou séparément. Chaque choix est défendable, et chacun rend la lettre invisible aux autres endroits. Qui la cherche dans trois ans sous « Mère » ne la trouve pas, bien qu'elle y eût aussi bien sa place.

Objection : Le cas est petit, l'objection qu'on peut y accrocher ne l'est pas. Un ordre qui donne à chaque chose exactement une place affirme que chaque chose a exactement un aspect dans lequel elle va. Les choses ressemblent pourtant plutôt à un tissu qu'à un arbre : presque tout est lié à beaucoup, et quel lien compte change avec la question. Un ordre qui ne le permet pas ne décrit pas ce qui est là, mais en décide. Plus il fonctionne bien, moins on remarque qu'on a décidé. Et cela ne touche pas que le système de classement. Tout ordre que ce livre développera encore, même celui qui peut indiquer son fondement, donne à chaque chose un lieu ; l'ordre fondé serait alors le plus dangereux, car qui peut fonder un ordre le prend le plus facilement pour la chose même.

Reply : Il y a beaucoup de juste dans cette objection. Tout ordre choisit, et ce qui ne figure dans aucun de ses aspects tombe hors du regard. Mais elle néglige où cela se montre. Que la lettre manque sous « Mère », on le remarque en cherchant, dans la même expérience où un ordre peut échouer (chap. 3.1) : quelque chose ne s'accorde pas. Un ordre ne devient pas dangereux parce qu'il choisit. Il devient dangereux quand il ne remarque plus ses échecs, quand l'introuvable vaut comme non existant au lieu de valoir comme indice d'un second aspect.

Il n'en découle pas de renoncement à l'ordre, mais une condition pour lui : il doit garder le reste visible. Cela coûte. Un renvoi dans le classeur « Mère » vers le dossier d'impôts doit être établi et entretenu. Depuis qu'il y a des photocopieurs, on peut déposer à la place une copie, mais les dossiers grossissent. Qu'une lettre appartienne à plusieurs endroits, tout archiviste le savait. Ce qui restait ouvert, c'était combien cette connaissance pouvait lui coûter. Jusqu'où l'on va ainsi, jusqu'aux ordres qui n'attribuent plus de place fixe, le chap. 10.3 le montre.

Il en va de même de toute présentation qui se lit en une suite. Un livre a une table des matières, et une table des matières ne connaît qu'une série. Ce qui, dans la chose, est côte à côte ou se croise doit sur le papier se tenir à la file, et ce qui appartient à deux endroits se tient à un. Ce livre aussi est ainsi construit, et il se tire d'affaire comme les archives : par des renvois à d'autres chapitres, où il se trouve quelque chose qui n'a pas pu trouver place à son propre endroit.

L'objection de ce paragraphe a trouvé sa forme la plus aiguë chez Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ils ont opposé à l'arbre le rhizome, le réseau de racines sans tronc où chaque point peut être relié à chaque autre.

4.4 Ce que la série rend visible

Tous les ordres de ce chapitre ont une chose en commun : leur aspect est choisi. L'alphabet, la date, le domaine, l'expéditeur sont des caractéristiques selon lesquels on trie parce qu'on veut chercher ainsi. Que l'ordre soit ainsi posé du dehors sur les choses est son avantage et son prix.

Et pourtant un tel ordre peut justement montrer quelque chose que personne n'y a mis. Qui classe son courrier pendant quelques années seulement par date, sans un regard au contenu, voit en feuilletant que chaque année à la même époque arrivent les mêmes lettres : au printemps l'avis d'imposition, en été le décompte des charges, en automne les cotisations d'assurance. La date, il l'a choisie. Qu'une répétition s'y trouve, il ne l'a pas choisi, et il n'aurait pas pu l'imposer ; cela tient aux échéances et aux rythmes selon lesquels travaillent administrations, bailleurs et assureurs. De même le compartiment « Divers » du chap. 4.2. Au bout d'un an, il s'y trouve une pile, et souvent elle n'est pas un mélange hétéroclite : la moitié sont des lettres d'artisans. Cela non plus, personne ne l'a divisé. Cela se montre de soi-même et dit quel compartiment manque.

Les deux constats ont la même forme. Sous un aspect choisi se montre une répétition qui n'est pas choisie, mais qui vient des choses. Un ordre qui la suit (un compartiment pour les échéances annuelles, un pour les artisans) ne trie plus seulement selon une caractéristique que l'on apporte aux choses. Il accueille quelque chose qui se trouve en elles. Une telle répétition s'appelle un motif.

CHAPITRE 5: MOTIFS

5.1 Ce qui se répète

Expérience 4 : Des lettres comme traits

Essayez de voir un instant les lettres de cette ligne comme de simples traits, comme des lignes noires sans signification.
Cela réussit à peine, et quand cela réussit, cela ne dure pas. Les traits se joignent en lettres, les lettres en mots, avant qu'on puisse l'empêcher ; ne pas reconnaître coûte plus d'effort que reconnaître.

Ce qui s'impose ici est un motif : une forme qui revient dans de nombreux cas et qui, pour cette raison, est reconnue. Un « a » a dans chaque écriture un aspect un peu différent, et pourtant c'est chaque fois un « a ». La capacité porte loin. Qui a un voisin sait au bout de quelques semaines qu'il rentre en semaine vers dix-sept heures trente et le lundi seulement vers dix-neuf heures, sans avoir jamais décidé d'y faire attention. Qui entend une mélodie pour la première fois peut souvent déjà la fredonner à la deuxième.

Un motif est une condensation (chap. 2.4). Au lieu de quatorze heures d'arrivée isolées, on retient une règle : en semaine dix-sept heures trente, le lundi dix-neuf heures. Pourquoi c'est nécessaire, on le remarque là où cela manque. Un itinéraire de vingt tournants, personne ne le retient ; on demande le motif, « toujours la route principale, au bout à gauche » (DE: „immer der Hauptstraße nach, am Ende links“), et là où l'on n'en trouve aucun, il ne reste qu'à noter.

En science, la même chose paraît plus grande. Les observations que Tycho Brahe avait amassées pendant des décennies sur l'orbite de Mars étaient des milliers d'angles et d'instants. Johannes Kepler y trouva une règle : la planète parcourt une ellipse, dont l'un des foyers est occupé par le Soleil. D'un tableau que personne ne pouvait garder en tête, on fit une proposition d'où l'on pouvait récupérer chaque ligne du tableau, et plus exactement qu'avec toute règle antérieure.

À la différence des ordres du chapitre précédent, un motif n'est pas choisi. On peut choisir ce à quoi l'on fait attention, aux heures d'arrivée du voisin et non à la couleur de sa veste ; que quelque chose se répète à cet égard ne dépend pas du choix. L'aspect reste choisi, la répétition est trouvée.

5.2 Trouvé ou fait

Objection : Les motifs ne sont pas dehors à attendre d'être reconnus. Qui entend du jazz pour la première fois entend du bruit ; après quelque temps il entend rythme, retour, réponse, et soudain cela fait sens. Le motif n'est né que par son écoute. On crée des motifs en les reconnaissant.

Reply : Sur le jazz, on peut vérifier si cela est vrai. Les musiciens jouent selon une forme : ils reviennent au thème après un nombre fixe de mesures, ils se répondent, ils tiennent un tempo. L'auditeur qui l'entend après quelque temps a appris ce qu'ils font. S'il avait créé le motif, il pourrait tout aussi bien l'entendre dans n'importe quel autre bruit. Cela ne réussit pas, du moins pas de la même manière. On peut voir des visages dans les nuages et entendre des voix dans le bruit d'une radio ; mais ces motifs ne se laissent pas poursuivre. Le nuage ne fait pas ce qu'un visage ferait ensuite, et la voix dans le bruit ne dit pas de deuxième phrase. Le motif du jazz, lui, se laisse poursuivre : qui l'a entendu sait quand le thème reviendra.

Ce qui est juste dans l'objection, c'est que les motifs s'apprennent et qu'on ne les entend pas avant de l'avoir appris. Il est juste aussi que l'aspect dans lequel on écoute vient de l'auditeur. Mais qu'un motif puisse être faux montre qu'il n'est pas fait par le reconnaître. Ce qui n'existerait que par ma reconnaissance ne pourrait échouer sur rien. Le visage dans le nuage échoue à la minute suivante.

Le motif n'est donc ni simplement présent, ni fait par l'auditeur. L'aspect, il l'apporte ; le retour vient de la chose ; et que les deux s'accordent, la mesure suivante le montre.

5.3 Où un motif reste ouvert

La série 1, 2, 4 : comment se poursuit-elle ? La plupart disent 8, parce que le nombre se double chaque fois. Mais 7 convient tout autant : les écarts croissent de un, d'abord un, puis deux, puis trois. Les deux règles expliquent tout ce qui est donné, et ne se séparent qu'au membre suivant. Plus de membres n'aident pas

fondamentalement. À toute série finie correspondent arbitrairement beaucoup de règles qui la poursuivent, et les cas seuls ne décident pas entre elles.

L'objection que l'on peut bâtir là-dessus a encore un second côté. Même un motif qui est établi ne reste pas ce qu'il était quand on l'applique à du nouveau. Le mot « famille » se reconnaît dans chaque emploi. Mais chaque cas nouveau qu'on y range, la famille recomposée, la colocation de deux veuves, déplace ce qu'il signifie. La reconnaissance de motifs n'est-elle pas alors fondamentalement incertaine, un connaître qui ne sait jamais s'il a reconnu le juste ?

Incertaine, elle l'est, et aucune méthode n'y change rien. Seulement il n'en découle pas que rien ne décide entre les règles. Qui veut savoir si vient 8 ou 7 demande d'où vient la série. Si elle compte des bactéries qui se divisent, c'est 8. Si elle provient d'un plan d'entraînement qui ajoute chaque semaine un pas de plus que la précédente, c'est 7. Le motif n'est pas reconnu à partir des nombres seuls, mais à partir des nombres et de ce dont ils traitent. Là où cela non plus ne décide pas, le cas suivant décide. Qui apprend alors autrement n'a pas perdu le motif, mais l'a seulement trouvé. Pour le mot, c'est semblable : que « famille » se déplace, on le remarque à ce qu'un cas nouveau suscite la dispute. À cet endroit le motif se met à l'épreuve.

Un motif est donc une anticipation qui doit faire ses preuves au cas suivant, non une constatation.

L'objection dans sa première forme, on la connaît des réflexions de Ludwig Wittgenstein sur le fait de suivre une règle, dans la seconde de l'idée d'itérabilité de Jacques Derrida : un signe qui est répété est, dans chaque contexte nouveau, un peu un autre.

5.4 Trop grossier, trop fin

Un motif peut manquer de deux manières ce qu'il doit condenser. Il peut être trop grossier : qui a retenu que le voisin rentre en semaine à dix-sept heures trente s'étonne deux semaines durant de la fenêtre sombre avant de se souvenir que ce sont les vacances. Et il peut être trop fin : qui retient chaque heure d'arrivée à la minute, 17 h 28, 17 h 34, 17 h 31, a quatorze nombres au lieu d'une règle et n'est pas plus avisé qu'avant.

Entre les deux il n'y a pas de moyen terme que l'on pourrait indiquer une fois pour toutes. Jusqu'à quel point un motif peut être grossier dépend de ce pour quoi on en a besoin. Qui veut demander un service au voisin se contente de « en fin de journée » ; qui veut lui remettre un colis a besoin de la demi-heure. C'est de

nouveau le premier standard du chap. 2.5, la question pour laquelle on condense. Un motif est bon quand il retient pour sa question autant qu'elle l'exige et quand il échoue de façon reconnaissable aux endroits où il ne porte plus.

5.5 À quoi le motif échoue

Le voisin rentre le lundi à dix-neuf heures. Pourquoi ? Peut-être a-t-il le lundi une réunion l'après-midi, peut-être va-t-il le lundi au sport, peut-être rend-il visite à sa mère. Tant que cela n'importe pas, c'est indifférent ; le motif tient, même sans qu'on puisse l'expliquer. Cela importe pourtant dès que quelque chose change. S'il change de poste, la réunion tombe et avec elle le motif, le sport non. Si le motif vaut toujours, seul le sait celui qui sait pourquoi il vaut.

C'est là la limite de tous les ordres de cette partie. L'aspect dit ce à quoi l'on fait attention, la série et le compartiment disent où quelque chose va, le motif dit ce qui revient. Aucun d'eux ne dit pourquoi il en est ainsi. Le motif s'en rapproche le plus, parce qu'il est trouvé dans la chose. Mais il dit seulement *que* quelque chose se répète, et c'est pourquoi il ne peut dire à quelles conditions cela cessera.

5.6 Regard en arrière sur la première partie

Pourquoi cette partie a-t-elle précisément ces stages, et pourquoi dans cette suite ?

Tout ordre met ceci avec cela, et pour cela il lui faut quelque chose sur quoi porter le regard. C'est pourquoi l'aspect se tient au début : il est la condition de tout ordre, et sans lui il n'y a qu'arrangement (chap. 3.1). La façon la plus simple d'user d'un aspect est de trier selon lui : selon une caractéristique, et là où une seule ne suffit pas, selon plusieurs, emboîtés. C'est l'ordre en séries et compartiments. Il ne prend de la chose que la caractéristique et laisse tout le reste dehors. Mais dans la chose même il se montre que certaines choses reviennent ; là où un ordre suit ce retour, il n'est plus simplement apporté du dehors. C'est le motif.

La suite est celle d'un ordre qui se rapproche de plus en plus de la chose. L'aspect est choisi, la série suit l'aspect choisi, le motif est trouvé en elle. On ne peut inverser la suite, car chaque stage suppose le précédent : un motif est une répétition sous un aspect, et qui forme une série a déjà un aspect.

Objection : Les enfants reconnaissent des motifs longtemps avant de trier ou de chercher par ordre alphabétique. La suite est à l'envers.

Reply : La suite n'est pas une histoire de l'apprentissage, mais une histoire de dépendance. Même l'enfant qui reconnaît un motif fait attention à quelque chose, à la voix de la mère et non au bruit de la circulation ; sans cet aspect il n'y aurait pour lui rien qui se répète. Qu'il ne l'ait pas choisi, mais l'apporte, n'y change rien. Et que les motifs s'apprennent plus tôt que l'alphabet montre seulement que l'ordre trouvé est plus ancien que l'ordre apporté. Pour la question de savoir jusqu'où un ordre sait de la chose, cela est indifférent.

Aux trois stages est commun qu'ils disent ce qui va ensemble, et non pourquoi. C'est à cela qu'ils échouent, et non seulement dans les cas difficiles, mais à tout changement : qui ne sait pas pourquoi quelque chose va ensemble ne sait pas si cela restera ensemble quand les circonstances changent. C'est ce que demande la deuxième partie.

PARTIE II : POURQUOI CELA VA ENSEMBLE

CHAPITRE 6: PRINCIPE

6.1 Ce qu'un motif produit

Quelqu'un ouvre la douche, l'eau est froide, il tourne vers le chaud. Elle reste froide, il tourne plus loin. Puis elle vient chaude, trop chaude, il revient en arrière, et quelque temps après elle est de nouveau trop froide. Après trois, quatre tours, il a la température qu'il voulait. C'est un motif : un balancement entre trop chaud et trop froid, qui revient à chaque douche étrangère.

Pourquoi balance-t-il ? Parce que l'eau qu'il mélange à l'instant n'arrive qu'après quelques secondes à la pomme de douche. Il règle d'après ce qu'il sent, et ce qu'il sent est l'eau d'il y a quelques secondes. Chaque correction vient trop tard et dépasse donc le but. Ainsi est indiqué quelque chose qui produit le motif : un cercle de mesure et de réglage dans lequel l'effet d'un réglage arrive avec retard chez celui qui mesure. Partout où un tel cercle travaille avec retard et corrige plus fortement que le retard ne le permet, naît le même balancement. Un chauffage dont le capteur est au mauvais endroit chauffe trop et refroidit trop. Un marché où les paysans orientent leur élevage d'après le prix d'aujourd'hui, qui n'agira que dans un an, produit des années d'abondance et des années de pénurie.

Ce qui produit un motif doit s'appeler ici *principe*, d'après le mot latin pour commencement, origine. Un principe est de nouveau une condensation, mais d'une autre sorte que le motif. Le motif rassemble de nombreux cas en une règle ; le principe rassemble de nombreux motifs en un fondement de leur naissance. La douche, le chauffage et le marché ont des motifs différents, des temps différents, des amplitudes différentes. Le principe est le même en tous.

6.2 Généralisation et principe

Toute proposition générale n'est pas un principe. « C'est en forgeant qu'on devient forgeron » (DE: „Übung macht den Meister“) rassemble de nombreuses

expériences, et le plus souvent elle est vraie. Mais elle ne dit pas pourquoi l'exercice agit, et donc pas non plus quand il n'agit pas : quand on s'exerce à ce qui est faux, quand on s'exerce sans retour, quand on s'exerce épuisé. C'est une généralisation, un motif de grande étendue.

Le principe de la rétroaction retardée (rétroaction), en revanche, dit à quelles conditions le balancement apparaît et à quelles conditions non. Si l'effet arrive sans retard, rien ne balance ; qui se tient devant une douche à courte conduite atteint la température du premier coup. Si l'on règle par petits pas et que l'on attend, le balancement s'affaiblit. Le principe ne dit donc pas seulement ce qui arrive, mais aussi ce qu'il faut changer pour que cela arrive autrement. Et il se laisse appliquer à des cas que l'on n'a jamais vus. Qui l'a compris attend un balancement à un régulateur à long retard avant de l'avoir observé.

Le principe dit plus encore. Si la correction n'agit pas contre l'écart, mais dans sa direction, rien ne balance, cela s'emballe. Le micro qui capte son propre haut-parleur siffle de plus en plus fort ; la banque dont tous retirent l'argent parce que d'autres le retirent devient insolvable. Le même cercle de mesure et de réglage produit selon la direction deux motifs opposés, et à la direction on peut prédire lequel surviendra.

Le motif des orbites planétaires du chap. 5.1 a trouvé son fondement de la même manière. Que les planètes parcourent des ellipses, Kepler l'avait constaté ; pourquoi, seul un principe le dit, qui expliquait aussi la pierre qui tombe et les marées : l'attraction des masses, qui décroît avec le carré de la distance. De lui découlaient les ellipses de Kepler, et il en découlait plus, à savoir qu'elles ne sont pas tout à fait exactes, parce que les planètes se perturbent mutuellement.

À cela on peut distinguer un principe d'une généralisation. La généralisation dit ce qui coïncidait dans les cas connus. Le principe dit ce qui le produit, et donc aussi où il s'arrête.

6.3 Quand un principe explique tout

Un homme donne anonymement une grande part de son revenu. L'explication par la maximisation de l'utilité n'a aucune peine avec cela : il tire plus de satisfaction du don que de l'argent. Un autre vit en ermite sans biens et maximise sa tranquillité. Un troisième sacrifie sa vie pour un inconnu ; pour lui le sentiment d'agir juste pesait plus lourd. Le principe convient chaque fois.

Objection : On peut en bâtir une objection contre toute recherche de principes. Un principe qui se vérifie en tout explique le nouveau en le ramenant au connu.

Ce qui n'a pas l'air d'une variante du connu est réinterprété jusqu'à en devenir une. La réalité produit pourtant sans cesse du nouveau, un acte, un mode de vie, une idée qui paraissait auparavant impossible. Pour cela précisément, dit l'objection, la recherche de principes rend aveugle.

Reply : L'objection touche, mais elle touche quelque chose de précis. La rétro-action retardée du début du chapitre prédit qu'un circuit de régulation à trop long retard se met à balancer. Cela se laisse vérifier, et là où cela ne se produit pas, l'explication ne tient pas. La maximisation de l'utilité, dans la version qui explique aussi bien donateur, ermite et sauveteur, ne peut échouer sur aucun être humain. Elle ne dit pas ce que quelqu'un fera, mais interprète après coup ce qu'il a fait. Un principe vaut autant que les cas qu'il exclut. S'il n'en exclut plus aucun, ce n'est plus un principe, mais une façon de parler.

Le nouveau a ainsi un signe distinctif : c'est ce sur quoi échoue un principe éprouvé. Qui cherche des principes qui peuvent échouer ne deviendra pas aveugle au nouveau. Il a, lui seul, un organe pour cela.

La science connaît cette démarche. Quand l'orbite d'Uranus s'écarta de ce qu'exigeait l'attraction des masses, on supposa une autre planète, inconnue, on calcula où elle devait se trouver, et l'on trouva là Neptune. Quand l'orbite de Mercure s'écarta d'une quantité minuscule, on tenta la même chose, et cette fois on ne trouva rien. L'écart resta, jusqu'à ce qu'une nouvelle théorie de la gravitation l'explique. Il n'était visible que parce que l'ancien principe était assez exact pour échouer sur lui.

Que le nouveau ne doive pas se penser comme variante d'un déjà connu, mais comme différence de plein droit, c'est la pensée directrice de *Différence et Répétition* de Gilles Deleuze.

6.4 À quoi le principe échoue

Le principe explique pourquoi une douche à longue conduite balance. Que *cette* douche balance ce matin, il ne le dit pas. Pour cela il faut savoir quelle est la longueur de sa conduite, jusqu'où le robinet était déjà ouvert, si celui qui se douche attend patiemment ou tourne à la hâte, si le chauffe-eau est plein. Le principe est général ; le cas est celui-ci, et ce qui s'y passe dépend du principe et de ses conditions.

C'est là le défaut du principe, le pendant de sa force. Parce qu'il fait abstraction des conditions, il vaut dans de nombreux cas ; parce qu'il en fait abstraction, il n'en explique aucun entièrement. Qui veut savoir pourquoi ici et maintenant est

arrivé ce qui est arrivé a besoin du principe et des conditions ensemble. Les deux ensemble doivent s’appeler fondement.

CHAPITRE 7: FONDEMENT

7.1 Vide, arbitraire, suffisant

Une plante d'appartement est morte. Pourquoi ?

La première réponse qui s'offre est : elle n'était tout simplement pas viable. Cela sonne comme un fondement et ne dit rien. « Non viable » signifie seulement qu'elle est morte, sous un autre nom. De telles réponses sont plus fréquentes qu'on ne le pense ; qui dit que quelqu'un a échoué parce qu'il n'était pas à la hauteur de la pression a souvent seulement dit deux fois la même chose. Un fondement qui ne fait que répéter la chose est vide.

La deuxième réponse nomme autre chose : elle n'a pas été arrosée. Cela dit quelque chose, mais ne suffit pas. Le cactus à côté n'a pas non plus été arrosé et vit. Et la plante de la voisine a été arrosée, chaque semaine, et est morte pourtant, parce que le pot n'avait pas de trou et que les racines baignaient dans l'eau. Ne pas arroser est une condition parmi d'autres, et qui la retient en a retenu une ; pourquoi précisément celle-ci, il ne le dit pas. Un fondement qui prend une condition pour le tout est arbitraire↑.

La troisième réponse rassemble les conditions : cette plante a besoin d'eau chaque semaine ; elle se trouvait en août à la fenêtre sud, où la terre sèche en trois jours ; pendant trois semaines il n'y avait personne pour arroser. Ici rien n'est retenu à part, et il s'y ajoute ce que la deuxième réponse avait sauté : quelle sorte de plante c'est. Le cactus aurait supporté les mêmes trois semaines, parce que c'est un cactus. La constitution de la chose même est une condition, et souvent la plus importante. Un fondement qui rassemble toutes les conditions, y compris la chose, doit s'appeler suffisant.

Vide, arbitraire, suffisant : chaque stage corrige le défaut du précédent. La réponse vide ne dit rien de neuf ; l'arbitraire dit quelque chose, mais pas assez ; la suffisante dit ce qui devait se rassembler pour que se produise ce qui s'est produit.

7.2 Combien est suffisant

Objection : Un fondement suffisant↑ est inatteignable. Aux conditions appartient que le soleil brillait, que la Terre tourne, qu'il y a des plantes d'appartement. Qui voudrait nommer toutes les conditions n'en finirait pas.

Reply : Il n'en finirait pas s'il devait nommer toutes les conditions sous lesquelles quelque chose se produit en général. Mais on demande pourquoi *cette* plante est morte, et cela veut dire : pourquoi elle est morte et n'a pas vécu comme l'été précédent, comme le cactus à côté. Une condition qui était la même dans les deux cas n'explique pas la différence. Le soleil brillait aussi l'été précédent. Suffisant est un fondement qui indique ce qui était différent dans un cas par rapport à celui auquel on le compare. C'est fini, et cela se laisse vérifier : si quelqu'un avait arrosé, ou si la plante s'était trouvée à la fenêtre nord, elle aurait vécu.

Cela rend le fondement suffisant dépendant de la question avec quel cas l'on compare, et c'est le plus souvent aussi ainsi que la question est entendue. Qui demande pourquoi la plante est morte veut dire presque toujours : par différence avec ce que l'on attendait. Et qui veut dire une autre comparaison obtient un autre fondement, sans que l'un des deux soit faux. Faux serait seulement de donner une condition qui était la même dans les deux cas comme fondement de la différence.

7.3 Le syllogisme

Une forme du fonder est si ancienne et si connue qu'on la prend souvent pour le fonder tout court : le syllogisme. Tous les hommes sont mortels ; Socrate est un homme ; donc Socrate est mortel. Qui accorde les deux premières propositions doit accorder la troisième.

Le syllogisme ne dit rien de la vérité des premières propositions. Il assure le passage, non le point de départ. C'est pourquoi il n'est pas une sorte propre de fondement à côté du suffisant↑, mais la forme dans laquelle on peut écrire un fondement suffisant : si cette plante a besoin d'eau chaque semaine et n'en a pas reçu pendant trois semaines, alors elle est morte. Le « alors » est sûr dès que le « si » est complet. S'il est complet, le syllogisme ne le dit pas ; le vérifier est le travail qui distingue fonder du simple conclure. Même un syllogisme valide ne fonde que si le terme qui relie ses deux premières propositions atteint la chose. Qui conclut que la rose est rouge, que tout ce qui est rouge est beau, donc que la rose est belle, a conclu valablement ; avec « épineuse » comme terme moyen il

arriverait tout aussi valablement au contraire. Un terme moyen que la chose a seulement aussi est le fondement arbitraire du chap. 7.1 sous une autre figure.

7.4 Qui sert un fondement

Une thérapie n'agit pas, et la clinique note : le patient n'a pas pris les médicaments comme prescrit. C'est exact. Ce qui n'est pas noté, c'est qu'il est travailleur posté et aurait dû prendre les comprimés trois fois par jour à jeun, ce qui ne se concilait pas avec ses postes. Le fondement indiqué est vrai, et c'est justement celui qui décharge la clinique.

Objection : On en tire une objection contre tout l'art de fonder. Les fondements sont choisis par ceux qui les donnent, et ceux-ci ont des intérêts. Une justification peut être formellement irréprochable, reposer sur des faits et servir pourtant une domination, en choisissant quels faits comptent. Qui fonde systématiquement, dit l'objection, ne fait que perfectionner l'outil avec lequel cela se produit.

Reply : Deux choses sont justes là-dedans : le choix des fondements est lui-même une action qu'il faut examiner. Et à cet examen appartient la question de qui un fondement avantage. Mais par quoi le défaut est-il devenu visible dans l'exemple ? Par un autre fondement, le planning des postes. La critique de la justification de la clinique est elle-même une justification, et la plus complète. Elle ne conteste pas que les comprimés aient été mal pris. Elle montre à quelles conditions cela s'est produit et qui aurait pu les changer.

Dans le langage de ce chapitre : la clinique a donné un fondement arbitraire↑, une condition vraie, retenue à part, et le choix est tombé là où il ne lui faisait pas mal. Le soupçon qu'un fondement serve quelqu'un ne met donc pas fin au fonder. Il lui donne une mission : chercher les conditions manquantes. Dans ce qu'il critique, il ne bascule que lorsqu'il refuse cette mission et conclut de l'utilité d'un fondement à sa fausseté.

Que la raison elle-même puisse devenir instrument de domination, Max Horkheimer et Theodor W. Adorno l'ont développé dans la *Dialectique de la raison*.

7.5 Le fondement dans la chose

Parmi les conditions dont la plante est morte, il y en avait une d'une autre sorte que les autres : quelle sorte de plante elle est. La fenêtre sud, le mois d'août, les trois semaines sans arrosage sont des circonstances ; elles auraient pu être

autres, et la plante aurait été la même. Qu'elle ait besoin d'eau chaque semaine n'est pas une circonstance. Cela appartient à elle, et si cela change, c'est une autre plante.

On peut ainsi honorer ce que le chap. 3.2 devait laisser ouvert. Il y était dit qu'est essentiel ce dont dépend le reste, mais ce que « dépendre » signifie restait non éclairci. Maintenant on peut le dire : une chose dépend d'une autre quand l'autre est parmi ses fondements. Essentiel à une chose est la part de ses fondements qui appartient à elle-même et non à ses circonstances. Pour le livre, c'était le texte : de lui découlent contenu, construction et valeur pour le lecteur, quelle que soit la couverture où il se trouve. Et la deuxième question ouverte du chap. 3.2 reçoit aussi une réponse, la question de savoir en tant que quoi on prend une chose. On la prend en tant que ce dont on cherche les fondements. Le lecteur cherche les fondements de ce que le livre lui donne, et trouve le texte ; le collectionneur cherche les fondements de ce que vaut cet exemplaire, et trouve parmi eux la jaquette.

7.6 À quoi échoue le fondement singulier

Tant que l'on demande le fondement d'un événement singulier↑, il suffit d'avoir les conditions réunies. Il en va autrement quand on demande le fondement d'un multiple : pourquoi cette plante a des feuilles, une tige et des racines, et précisément celles-ci ; pourquoi il en existe vingt variétés ; pourquoi elle pousse au printemps et se retire à l'automne. Ici ce n'est pas un événement qu'il faut expliquer, mais un tout, et le fondement n'est plus une série de conditions, mais ce qu'est la chose même : un être vivant qui a besoin de lumière, d'eau et de sol pour se maintenir. À partir de lui, les parties deviennent compréhensibles, les variétés, les saisons.

Un tel fondement n'ordonne plus seulement du dehors et ne constate plus seulement ce qui revient. Il structure un tout à partir de ce qu'il est. Comment cela se fait et de combien de manières, la troisième partie le demande.

7.7 Regard en arrière sur la deuxième partie

Pourquoi principe et fondement se tiennent-ils ici, et pourquoi dans cette suite ?

La première partie s'achevait sur la question de savoir pourquoi quelque chose va ensemble. On peut répondre à cette question à deux stages. On peut

indiquer ce qu'un motif produit en général, quel que soit l'endroit où il apparaît : le principe. Et l'on peut indiquer pourquoi il est apparu ici et maintenant : le fondement, qui rassemble le principe avec ses conditions. On ne peut inverser la suite, car le fondement suffisant↑ contient le principe comme une de ses conditions, celle qui est dans la chose ; le principe, lui, n'a pas besoin du cas singulier↑.

Objection : On demande pourtant d'abord le fondement du cas singulier, pourquoi ma plante est-elle morte, et seulement plus tard, si jamais, les principes.

Reply : On demande ainsi, et l'on n'est pas obligé de procéder ainsi. La suite de cette partie, comme celle de la première, est une suite de dépendance. Qui indique le fondement suffisant pour la plante morte dit qu'elle a besoin d'eau chaque semaine : un principe de son espèce, qu'il le nomme ainsi ou non. Le fondement du cas singulier est la formation plus riche, et c'est pourquoi il vient en second.

Les deux stages disent pourquoi quelque chose va ensemble. Aucun des deux ne dit comment est construit un tout fait de nombreux membres qui doivent tous se comprendre à partir du même fondement. Pour cela, il faut un ordre qui n'explique plus des cas singuliers, mais structure un tout.

PARTIE III : COMMENT UN TOUT EST CONSTRUIT

Ce dont traite cette partie, à savoir comment on divise un objet, comment on distingue des sortes, comment on éprouve une structure, a longtemps fait partie de l'enseignement scolaire. La logique, telle qu'on l'a enseignée pendant des siècles, comportait trois parties : la doctrine du concept, celle du jugement et celle du syllogisme. La première traitait de la définition, de la division et du rapport entre le genre et l'espèce.

Cette doctrine a disparu, et non parce qu'elle aurait été réfutée. Elle a été broyée entre deux successeurs, dont aucun ne la reprend. La théorie des ensembles détermine un ensemble par ses éléments. C'est exact et puissant, et cela ne contient aucune détermination d'ordre : l'énumération de choses arbitraires↑ est un ensemble comme un autre, et la question de savoir si une division est appropriée à la chose ne peut pas se poser dans ce langage. La logique formelle est développée, pour ce qui est de la liaison des propositions, bien plus finement que tout ce que possédait la logique ancienne. Mais elle commence avec des propositions toutes faites, composées de concepts tout faits. Comment, à partir d'un objet confus, naissent les concepts avec lesquels on peut ensuite calculer, ce n'est pas son objet.

Entre les deux se situe le travail dont il est question ici. Il ne se laisse pas formaliser, mais il n'est pas arbitraire : il y a de meilleures et de moins bonnes structures, et ce à quoi cela se reconnaît peut être indiqué.

On peut interroger un tout de plusieurs manières ; chaque question donne une autre structure. La première est la plus proche de ce que la première partie connaissait déjà, le tri : quelles sortes y a-t-il ?

CHAPITRE 8: ESPÈCES



Figure 1: Le symbole des espèces : trois figures séparées, sans cadre. L'écart entre elles porte la signification.

8.1 La baleine

Longtemps la baleine a passé pour un poisson. Elle vit dans l'eau, a une forme hydrodynamique et des nageoires, elle nage. Aujourd'hui elle passe pour un mammifère : elle respire de l'air, elle est à sang chaud, elle met au monde des petits vivants et les allaite. Les deux divisions sont formées selon des caractéristiques. Pourquoi la seconde est-elle meilleure ?

Les caractéristiques selon lesquels la baleine était autrefois divisée tiennent au milieu de vie. Qui vit dans l'eau et se meut vite acquiert une forme hydrodynamique, qu'il soit poisson, mammifère ou oiseau ; le manchot l'a aussi. De tels caractéristiques sont des suites des circonstances et apparaissent donc chez des animaux fort différents. Les caractéristiques selon lesquels la baleine est divisée aujourd'hui apparaissent ensemble, et non par hasard. Le sang chaud, la respiration pulmonaire et l'allaitement des petits, la baleine les a en commun avec les animaux terrestres dont elle descend ; elle les a gardés lorsque ses ancêtres sont entrés dans l'eau, bien qu'ils y soient plutôt gênants. Ils ne découlent pas des circonstances, mais de ce qu'elle est.

On reprend ainsi ce que le chap. 7.5 a trouvé. Une bonne division divise selon ce qui appartient aux fondements d'une chose, non selon ce qui appartient à ses circonstances. La baleine n'a pas été reclassée parce que quelqu'un préférait un autre aspect, mais parce qu'il s'est montré quels caractéristiques découlent de quels autres. C'est la différence avec l'ordre en compartiments du chap. 4 : là la caractéristique était choisie. Ici il est cherché, donc on peut aussi le manquer.

Un ordre selon les espèces doit s'appeler *classification*. Sa question est : quelles espèces y a-t-il ? Ses membres sont côte à côte, s'excluent mutuellement et ne naissent pas l'un de l'autre : un chien est une espèce de mammifère, non un stage de celui-ci.

8.2 Correct et bon

Pour les divisions valent les règles que les compartiments connaissaient déjà (chap. 4.2). À un stage, la caractéristique ne doit pas changer ; les espèces d'un stage doivent s'exclure mutuellement et couvrir ensemble tout ce qui est divisé. La forme la plus stricte que l'on puisse donner à ces règles est la dichotomie : on divise un tout selon une caractéristique en ce qui l'a et ce qui ne l'a pas, et l'on divise chaque moitié de même. Corporel et incorporel, le corporel en animé et inanimé, l'animé en sensible et non sensible. La dichotomie est sans lacune, car ce qui n'est pas l'un est l'autre.

La dichotomie a un prix. Elle force tout objet dans une suite de décisions par oui et par non. Peu d'objets sont construits ainsi. Et elle est inégale : une moitié est déterminée par une caractéristique, l'autre seulement par son absence. « Non sensible » ne dit pas ce qu'est une chose, mais seulement ce qui lui manque, et ce qui n'est divisé que de cette façon est facilement traité comme un reste. La division des êtres vivants, telle que la biologie l'opère aujourd'hui, ne paie pas ce prix. Elle ne divise pas en deux, mais en autant de membres qu'il y en a : un ordre se divise en un nombre quelconque de familles, une famille en un nombre quelconque de genres. Et elle change de caractéristique d'un stage à l'autre. Ce qui distingue à un stage ne distingue plus au suivant, et ce qui sépare là était indifférent plus haut. Cela n'enfreint pas la règle, car à chaque stage pris à part la caractéristique demeure la même. Il s'adapte à l'objet : chez les êtres vivants il n'y a pas de caractéristique unique qui sépare à tous les stages, et qui en impose un obtient une division formellement juste qui n'explique rien.

On voit par là la différence entre une division correcte et une bonne. Elle est correcte quand les membres s'excluent mutuellement et couvrent le tout. Elle est bonne quand les limites passent là où l'objet lui-même fait des différences, quand la caractéristique ne se contente donc pas de séparer, mais atteint quelque chose. Qui range ses livres par couleur a divisé correctement, pourvu que chaque livre ait une couleur, et n'a rien saisi du livre.

Derrière cela se tient quelque chose qui dépasse la division. Une détermination est ce qu'elle est par ce qu'elle exclut. « Mammifère » ne signifie quelque chose

que parce qu'il y a des animaux qui ne sont pas mammifères. Une division est donc la tentative de tracer des limites là où quelque chose commence à être autre chose, et elle échoue, sans contenir d'erreur logique, quand elle trace les limites à des endroits où la chose n'en a pas.

8.3 Où l'objet ne trace pas de limite

Où finit l'orange, et où commence le rouge ? Posez cent teintes côte à côte, du jaune pur au rouge pur, chacune à peine distincte de sa voisine. Quelque part il vous faudrait tirer un trait, et tout trait serait à justifier : pourquoi ici et non une teinte plus loin ? Les langues le tracent différemment. Certaines n'ont aucun mot propre pour l'orange.

Objection : De tels passages n'existent pas qu'avec les couleurs. Entre colline et montagne, entre enfant et adulte, entre une espèce et celle dont elle descend, il n'y a pas de ligne, mais un continuum. Une classification qui forme ici des classes trace des limites qui ne se trouvent pas dans l'objet, et force chaque chose d'un côté ou de l'autre. Elle fait violence au continuum et fait passer la violence pour ordre.

Reply : La règle du paragraphe précédent contient déjà la réponse. Bonne est une division dont les limites passent là où l'objet lui-même fait des différences. Là où il n'en fait pas, il y a deux voies honnêtes. On peut désigner la limite comme convention : on est majeur à dix-huit ans, non parce que quelque chose se passe ce jour-là, mais parce qu'il faut une limite quelque part. Ou bien l'on classe non des choses, mais des degrés. La classification ne devient malhonnête que lorsqu'elle traite une limite convenue comme si elle avait été trouvée.

Les cas limites ne réfutent donc pas le classer. Ils renseignent sur l'endroit où l'objet ne fait pas de coupure, et là où ils s'accumulent, on sait que la division est à cet endroit convention.

Le problème est ancien. Les Grecs le connaissaient comme paralogisme du tas : aucun grain isolé que l'on retire ne fait d'un tas un non-tas, et pourtant à la fin il n'en reste plus.

8.4 Quand la division ne cesse pas

Qui a appris à diviser peut en faire trop. Il se promène avec un ami, et pendant que l'ami raconte, il trie en même temps : maintenant le métier, maintenant la

famille, maintenant les deux. Il écoute pour classer, et ce que l'ami veut dire lui échappe parce que cela ne rentre dans aucune de ses classes. La classification n'a ici plus de question à laquelle elle sert. Elle ordonne parce qu'elle le peut.

La contrainte de diviser a une raison compréhensible. Qui peut ranger quelque chose dans une espèce sait ce qu'il peut en attendre ; ce qui n'est pas classé, en revanche, inquiète. Mais l'attente que fournit une espèce ne vaut que ce que vaut l'espèce. Qui a rangé un être humain dans une espèce après trois phrases n'entend plus à partir de la quatrième que ce qui lui convient. La phrase « Je ne sais pas de quel cas il s'agit » (DE: „Ich weiß nicht, was für ein Fall das ist“) est donc souvent le début de la compréhension, non son échec.

8.5 À quoi l'espèce échoue

Qui sait que la baleine est un mammifère en sait beaucoup sur elle : qu'elle respire de l'air, qu'elle allaite ses petits, qu'elle a le sang chaud. Comment son cœur travaille, comment son poumon est constitué, comment elle peut retenir si longtemps son souffle, il ne le sait pas pour autant. L'espèce dit ce que la baleine a en commun avec d'autres et en quoi elle s'en distingue. Elle ne dit pas comment elle est construite.

C'est la limite de la classification. Ses membres sont côte à côte, chacun un tout pour soi, et la division concerne le rapport entre eux, non l'intérieur de chacun. Un cœur est une partie du chien, mais non une espèce de chien. Qui veut savoir comment une chose singulière est construite doit poser une autre question : de quoi est-elle faite ?

CHAPITRE 9: PARTIES



Figure 2: Le symbole des parties : une seule figure fermée, différenciée à l'intérieur.

9.1 Deux décompositions d'une bicyclette

Une bicyclette peut se décomposer de deux manières. On peut la décomposer selon la matière : acier, aluminium, caoutchouc, plastique, un peu de cuir à la selle. Cette décomposition est complète, chaque pièce tombe sous une matière, et pour la déchetterie elle est la bonne. Mais on peut aussi la décomposer selon ce qu'elle fait : un cadre porte, deux roues roulent, une transmission transmet la force des jambes, des freins arrêtent, un guidon dirige. Cette décomposition est tout aussi complète, et pour qui veut comprendre ou réparer la bicyclette, elle est la bonne.

La seconde décomposition a quelque chose qui manque à la première : elle dit pourquoi ce sont précisément ces parties. Un véhicule qu'un être humain meut de sa propre force doit le porter, doit rouler, doit transmettre la force, doit pouvoir arrêter et être dirigé. Si l'un d'eux manque, ce n'est pas une bicyclette utilisable ; une roue sans frein est dangereuse, une sans guidon file droit dans le prochain virage. Les parties découlent de ce à quoi le tout sert. La décomposition selon la matière, en revanche, ne dit de la bicyclette rien qui ne vaudrait aussi pour un tas de ferraille.

Un ordre selon les parties doit s'appeler *composition*, d'après le mot latin pour assemblage ; là où il s'agit de textes, on dit le plus souvent structure. Sa question est : de quoi est-ce fait ? À la différence des espèces, les parties ne sont

pas chacune un tout pour soi ; ce sont des membres d'un seul tout et elles ne sont que en lui ce qu'elles sont. Un guidon qui n'est attaché à aucune bicyclette ne dirige rien.

9.2 Ce qui fait une bonne structure

La même distinction vaut pour toute structure. Qui doit tenir une conférence sur un grand sujet peut structurer selon l'histoire, selon les sous-domaines, selon les applications ou selon les questions disputées. Chacune de ces structures est possible, seulement chacune pose au sujet une autre question. Laquelle est la bonne dépend d'abord de ce que la conférence doit accomplir : c'est de nouveau l'aspect du chap. 3. Mais à l'intérieur de chacune de ces structures il y en a de meilleures et de moins bonnes. Une structure par sous-domaines qui se contente de les énumérer est moins bonne qu'une qui montre pourquoi le domaine se divise précisément en ces parties.

Le nombre des parties est fixé par la chose, non par le désir d'un nombre rond. Une bicyclette a autant de parties qu'elle a de tâches à remplir ; un corps autant d'organes qu'il a besoin de fonctions. Qui veut absolument diviser une conférence en trois points parce que trois points se retiennent bien a un fondement, mais celui de l'auditeur, non de la chose. Cela peut être légitime ; seulement il ne faudrait pas le confondre avec un renseignement sur le sujet.

9.3 Quand la structure devient plus importante que le structuré

Structurer aussi peut être exagéré. Qui prépare une conférence et, au lieu du contenu, passe des heures à se demander s'il y aura trois ou quatre points principaux et si le paragraphe 3.2.1 ne s'appellerait pas mieux 3.1.2, a détaché la structure du structuré. Une structure est visible et se laisse montrer, vérifier, améliorer. Une pensée est plus difficile à saisir, d'autant qu'elle naît souvent seulement en écrivant. C'est pourquoi le travail sur la structure est une fuite commode devant le travail sur la pensée.

Le remède est simple et inconfortable : développer d'abord le contenu et tirer la structure de lui. Une structure qui sort du contenu a des ruptures là où le

contenu en a. C'est son avantage. Une structure qui était arrêtée avant le contenu est lisse et ne dit rien de lui.

9.4 La structure d'un ouvrage de non-fiction

Un ouvrage de non-fiction est une composition à une seule série (chap. 4.3) : ce que l'auteur voit côte à côte devant lui, le lecteur doit le lire à la file. Ses parties sont des chapitres, et chacun doit avoir une tâche qui découle du tout, comme le frein du fait de rouler. Un chapitre que l'on pourrait supprimer sans que rien manque au fil de la pensée n'est pas une partie, mais un appendice.

Trois erreurs reviennent si régulièrement dans la structuration des ouvrages de non-fiction qu'on peut les reconnaître comme motif. Elles s'accumulent là où des textes naissent en grande quantité et vite, et surtout là où des programmes les écrivent. La première est le même plan de construction pour chaque chapitre : accroche, clarification de concepts, trois sous-espèces avec forces et faiblesses, objection, solution, transition. Un tel plan est arrêté avant le contenu et dit de lui autant que la décomposition de la bicyclette selon la matière : chaque chapitre s'y insère, quel qu'en soit le sujet. La deuxième est la liste à la place de la transition. Qui met trois points l'un sous l'autre n'a pas à dire comment le second découle du premier, et ces transitions auraient justement été l'argument. La troisième est l'annonce : un paragraphe dit ce que le chapitre montrera, au lieu de le montrer, et à la fin un autre dit ce qu'il a montré.

La contre-épreuve est la même que pour la bicyclette. Peut-on dire de chaque chapitre pourquoi il est à cet endroit et ce qu'il transmet au suivant ? Peut-on dire à chaque transition à quoi le précédent a échoué ou ce qu'il a laissé ouvert ? Alors la structure est tirée du contenu. Si l'on ne peut le dire, elle lui est plaquée dessus, et le lecteur le remarque au plus tard au troisième chapitre qui ressemble au deuxième.

9.5 À quoi la décomposition échoue

Le guidon ne dirige que sur la bicyclette. Mais la bicyclette aussi ne roule que sur une route, avec un être humain dessus qui pédale, dirige et freine. Le frein n'a sa tâche que dans le rapport à la route, dont la pente et l'humidité déterminent avec quelle force il doit mordre. Et la selle est réglée pour cet être humain ; pour un

autre, elle doit être plus haute ou plus basse. Les parties de la bicyclette sont des parties d'un tout qui, de son côté, n'est ce qu'il est qu'en lien avec autre chose.

La même partie peut en outre appartenir à plusieurs touts. Le cœur est une partie de ce corps, et après une transplantation il est une partie d'un autre. Un collaborateur est une partie de son service, de sa famille et de son association, et dans chacun il est une autre partie. La décomposition d'un tout dit de quoi il est fait ; avec quoi lui et ses parties se tiennent, elle ne le dit pas. C'est ce que demande l'ordre suivant.

CHAPITRE 10: CONNEXIONS

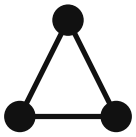

Figure 3: Le symbole du rapport : plusieurs figures, reliées par des lignes.

10.1 Tout est lié

Qui se voit proposer un nouveau poste dans une autre ville ne pense pas seulement au poste. Il pense à la famille qui devrait suivre ou rester, au loyer dans la nouvelle ville, aux amis, à l'école des enfants, au trajet, aux parents qui vieillissent. Chacun de ces liens est réel, chacun est lié à d'autres. Le loyer tient à la situation, la situation au trajet, le trajet au temps qui reste pour les enfants.

Un ordre qui suit de tels liens doit s'appeler *relation*, d'après le mot latin pour rapport. Sa question est : à quoi cela est-il lié ? Il n'ordonne ni selon les espèces ni selon les parties, mais noue des fils ; son réseau est l'ordre.

La difficulté de cet ordre se montre aussitôt. Il y a des liens sans limite, et tout est lié d'une façon ou d'une autre à tout. Qui veut décider du poste ne peut suivre chaque link. Il doit savoir lesquels portent. Pour cela, il aide de distinguer les liens selon la manière dont ils lient.

10.2 Trois sortes de connexion

Certains liens sont simplement observés. Qui a plus de formation gagne en moyenne plus : les chiffres le montrent. Pourquoi, ils ne le montrent pas. Peut-être la formation rend-elle possible le revenu plus élevé ; peut-être les deux ont-ils une cause commune, l'origine par exemple, qui facilite aussi bien une formation

plus longue que de meilleurs postes. Une telle connexion doit s'appeler *factuelle* (connexion factuelle). Elle est réelle, mais ne dit pas comment elle se produit.

D'autres liens sont des effets. Le retard dans la conduite fait balancer la douche (chap. 6.1) ; le taux d'intérêt renchérit le crédit, et le crédit cher freine la construction de maisons. Une telle connexion doit s'appeler *fonctionnelle*↑ (connexion fonctionnelle). Elle dit ce qui agit sur quoi, et donc aussi ce qui change quand on intervient.

D'autres liens encore résident dans ce que les choses sont. Acheteur et vendeur sont liés parce que l'un sans l'autre ne serait pas ce qu'il est ; qui achète, achète à quelqu'un. Une telle connexion doit s'appeler *conceptuelle* (connexion conceptuelle). Elle n'a pas à être observée ni produite ; qui comprend la chose la comprend avec.

Les trois sortes se confondent facilement, et la plupart des sophismes de la pensée relationnelle sont de telles confusions. Qui conclut du chiffre que les gens formés gagnent plus que la formation élève le revenu a pris une connexion factuelle pour une fonctionnelle. Il peut avoir raison ; il ne l'a pas prouvé.

10.3 Arbre et réseau

Les ordres de la première partie donnaient à chaque chose une place. La lettre du chap. 4.3 reposait dans un classeur, et ce qui aurait appartenu à deux endroits manquait au second. Un ordre selon les connexions n'a pas à le faire. Il peut lier la même chose à beaucoup.

Qui range aujourd'hui des fichiers a les deux à disposition et se sert le plus souvent des deux. L'arborescence de dossiers est hiérarchique : chaque fichier repose à un seul endroit, et qui le cherche suit le chemin d'en haut. L'indexation par mots-clés ne l'est pas : le même fichier porte un nombre quelconque de marques (tags), et qui le cherche y accède par l'une d'elles. L'arbre convient là où une chose va sans ambiguïté quelque part et où l'on connaît le chemin. Les marques conviennent là où une chose intéresse sous plusieurs aspects et où l'on ne sait pas sous lequel on la cherchera plus tard.

Les bibliothèques ont développé pour la seconde forme une doctrine propre, la classification à facettes. Au lieu de classer un objet une fois, elle le décrit selon plusieurs axes indépendants, matière, procédé, lieu, temps, et laisse toute liaison. Un arbre à cinq caractéristiques aurait cinq stages et un ordre fixe ; l'ordre à facettes a cinq axes et aucun ordre. En programmation, on trouve la même opposition. L'héritage est un arbre : une classe hérite d'une classe supérieure,

et ce qui vaut en haut vaut pour tout ce qui est dessous. Il tient tant que les choses se tiennent dans un seul ordre, et devient inutilisable dès qu'une chose est déterminée sous plusieurs aspects à la fois. La réponse en est des éléments qui s'emboîtent : au lieu de demander ce qu'est une chose, on détermine ce qu'elle peut, et les capacités sont reliées.

La question du chap. 4.3 n'est pas résolue par là, seulement déplacée. Marques quelconques, tris et filtres n'existent que là où quelqu'un a prévu et construit les champs pour cela, pour des données en général et pour ces données en particulier↑. Une archive sans champ pour l'expéditeur ne peut filtrer par expéditeurs, si souple soit-elle par ailleurs. Quels aspects comptent est alors décidé non plus au classement, mais à la construction du système. La décision tombe une fois, pour tous les cas futurs, et elle est donc plus facilement négligée que celle de l'archiviste qui devait choisir à neuf devant chaque lettre.

La même question se pose là où l'on n'ordonne pas des écrits, mais des tâches. Un État les répartit entre ministères et administrations, une entreprise entre services, et chaque tâche a ainsi exactement un lieu. Les connexions de la chose ne s'y tiennent pas. Une nouvelle route touche la circulation, l'air, la santé et le budget, et chaque ministère y voit ce dont il est responsable. Qui ne rassemble les parties qu'au sommet, au conseil des ministres ou dans la réunion des chefs de service, ne voit que ce qu'un des ministères a déjà vu ; ce qui se trouve entre eux ne se trouve dans aucun dossier. C'est pourquoi les administrations posent sur l'arbre de leurs compétences un réseau : groupes de travail communs, obligations d'associer d'autres services, instances qui regardent l'ensemble en travers de tous les autres. Ce qu'il porte se décide, comme pour l'archive, à la construction, par les liaisons qui sont prévues.

Arbre et réseau ne sont donc pas des conceptions du monde entre lesquelles il faudrait choisir. Ce sont des formes d'ordre aux forces différentes, et le choix se règle sur l'objet et le but. Qui ordonne un code de lois a besoin d'univocité et prend l'arbre. Qui exploite de la littérature de recherche a besoin d'un accès multiple et prend des marques. Qui a besoin des deux prend les deux, et la plupart des systèmes font exactement cela.

10.4 Quand un rapport est mal lu

Dans un quartier, on enregistre plus d'infractions que dans les autres. Le chiffre est exact. On le lit le plus souvent comme un énoncé sur les habitants : là on serait plus criminel. Que dans ce quartier on contrôle aussi plus et que l'on découvre

donc plus disparaît dans cette lecture. Et la lecture agit : là où l'on suppose plus de criminalité, on contrôle plus, et la statistique suivante confirme la précédente.

Objection : On peut en tirer une objection contre la pensée relationnelle. Qui établit des relations ne fait pas que constater. Il choisit quels liens sont tirés et suggère comment ils sont à lire. Ainsi un réseau de connexions peut faire paraître un ordre des choses comme naturel, justement parce que chaque link isolé est juste.

Reply : L'objection décrit exactement l'erreur contre laquelle la distinction des trois sortes de connexion a été faite. Entre le quartier et le nombre des infractions enregistrées, il existe une connexion factuelle. La lire comme fonctionnelle↑, comme effet des habitants sur le chiffre, exige une preuve que le chiffre ne fournit pas. Ce qui voile, ce n'est pas que des relations soient pensées, mais qu'une sorte de relation soit donnée pour une autre. Ce qui manque se montre dès que quelqu'un tire la ligne négligée : du contrôle à l'enregistrement, et de l'enregistrement de nouveau au contrôle.

La critique d'un réseau de relations est donc elle-même pensée relationnelle, et plus exacte. Elle demande de quelle sorte est un link, et tire celui qui manque.

Que savoir et pouvoir ne se soient pas extérieurs↑ l'un à l'autre, mais se produisent mutuellement, c'est une pensée centrale de l'œuvre de Michel Foucault.

10.5 Quand tout est lié à tout

Qui veut acheter une machine à café peut lier la décision aux conditions de travail dans les plantations, à la consommation d'électricité, aux déchets des capsules, à la place dans la cuisine, au goût des invités et au budget des années à venir. Chacun de ces liens est légitime. Qui les suit tous n'achète pas de machine à café.

La pensée relationnelle a son propre excès, un excès qui a l'air de minutie. Qui voit beaucoup de connexions paraît avisé et responsable, et souvent il l'est. Mais derrière le fait de relier peut se cacher la crainte de décider : tant qu'il y a encore un link qui n'est pas considéré, on n'a pas à décider. La question qui aide contre cela n'est pas à quoi quelque chose est lié, mais quelles connexions portent à cet endroit. C'est de nouveau l'aspect du chap. 3, appliqué maintenant au réseau.

10.6 À quoi le réseau échoue

Un réseau montre à quoi quelque chose est lié, mais il le montre en un instant. Qui décrit une querelle dans un service, qui est impliqué, qui est allié avec qui, qui reproche quoi à qui, a dessiné un réseau, peut-être même complet. Pourtant chacun qui l'entend demande : comment cela a-t-il commencé ? Le réseau d'aujourd'hui n'est pas celui de l'an dernier, et qui ne connaît que celui d'aujourd'hui voit les positions, mais non pourquoi elles sont ainsi, et non qu'elles aient été autrefois autres.

Les trois ordres de cette partie ont cela en commun. Espèces, parties et connexions tiennent leur objet immobile. Ils demandent ce qu'il est, de quoi il est fait, à quoi il est lié, et supposent ce faisant qu'il ne change pas entre-temps. Chez bien des objets, cela ne nuit pas ; une caisse à outils se laisse diviser sans que le temps y fasse quelque chose. Chez d'autres, c'est l'erreur même. Qui le remarque pose la question suivante : qu'est-ce qui se meut, et selon quoi ?

Pour aller plus loin : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Chap. 15.8, *L'organisation* (2026), Chap. 3

CHAPITRE 11: PROCESSUS

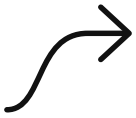

Figure 4: Le symbole du processus : une trajectoire courbe à pointe de flèche. Courbe, parce qu'une flèche droite affirme un progrès là où seul le processus est visé.

11.1 Comment cela a commencé

La question « Comment cela a-t-il commencé ? » (DE: „Wie hat das angefangen?“) cherche quelque chose qui manque dans la description de la querelle : le processus. Décrit comme état, un conflit ressemble à un arrangement de positions. Décrit comme processus, il montre pourquoi les positions sont ainsi.

Il en va de même ailleurs. Les troubles d'un malade donnent une image, mais souvent seul leur processus donne un diagnostic : si la fièvre est venue brusquement ou est montée lentement, si elle revient tous les trois jours. Sur un bâtiment fissuré, la position des fissures dit moins que la manière dont elles ont grandi. Et qui veut savoir ce que signifie un mot contesté regarde comment il en est venu à signifier cela.

Un ordre selon le processus doit s'appeler brièvement *process*, avec le mot étranger entré dans l'usage, *processus*. Sa question est : qu'est-ce qui se meut, et selon quoi ?

11.2 Quand une chose ne se laisse saisir que comme processus

Tout objet n'exige pas cette question. Une caisse à outils se laisse diviser sans que le temps y fasse quelque chose ; l'alphabet de même. La question qui décide est : ce qu'est quelque chose change-t-il du fait que le temps passe ?

Pour un marteau, non. Il s'usage, mais il reste un marteau. Pour un être humain, oui : un enfant n'est pas un petit adulte, mais autre chose, et la description qui convient à l'un manque l'autre. Pour une institution aussi : une association l'année de sa fondation et la même association cent ans plus tard ne sont pas la même chose avec d'autres membres.

Là où la réponse est oui, une structure qui immobilise l'objet n'est pas simplement incomplète. Elle décrit un état et le donne pour la chose.

11.3 Selon quoi quelque chose se meut

Que quelque chose change n'est pas encore un ordre ; tout change. Un ordre selon le processus ne naît que lorsqu'on indique selon quoi. « D'abord c'était ainsi, puis ainsi, puis ainsi » (DE: „Erst war es so, dann so, dann so“) est une énumération d'états, non une structure. C'est la même exigence que les espèces et les parties devaient déjà remplir : une division qui ne nomme pas son caractéristique n'en est pas une, et un processus qui ne nomme pas son principe pas davantage.

Les principes sont divers, et l'on peut en distinguer quelques-uns. Certaines choses croissent : il y en a plus de ce qu'elles sont, sans changer de sorte, comme une collection ou un patrimoine. Certaines mûrissent : elles traversent des stages qui naissent les uns des autres et ne sont pas interchangeables, comme un organisme, une habileté, une compréhension. Certaines reviennent : le mouvement revient sans que l'état change dans l'ensemble, comme les saisons ou l'alternance de tension et de repos. Certaines s'intensifient jusqu'à basculer : le changement est de plus ou de moins, jusqu'à devenir, à un seuil, un changement de sorte, comme l'eau qui gèle ou une dispute qui s'envenime. Et certaines se délitent : elles perdent ce qui les tenait ensemble, et les parties restent.

Qui veut ordonner un processus cherche son principe et en trouve souvent plusieurs qui se relaient. Une querelle s'intensifie jusqu'à basculer ; puis elle revient sous une forme plus douce ; à un moment la relation se délite, ou elle mûrit. La structure consiste alors à nommer les passages, non les stations.

11.4 Le rythme

Une forme du mouvement mérite une attention particulière, parce qu'elle concerne l'ordonner lui-même. Qui pense longtemps à une chose remarque une alternance entre deux mouvements. Dans l'un, il rassemble : il s'ouvre à de la matière, ramène des points de vue, laisse les choses devenir confuses. Dans l'autre, il ordonne : il condense, décide, laisse de côté.

Les deux mouvements sont nécessaires, et les deux ont leur tentation. Qui reste dans le rassembler n'arrive jamais à un résultat ; il a toujours encore une source. Qui ordonne trop tôt a un résultat qui ne résiste pas à la matière. L'alternance vient de la chose : ordonner suppose de la matière, et rassembler de la matière ne vaut que tant que l'ordre existant ne la saisit plus. Le rythme est la forme de mouvement d'un faire qui a besoin des deux et ne peut pas les deux à la fois.

Dans le plus grand, la même chose revient, comme sur un escalier en colimaçon : le comprendre revient aux mêmes questions, mais un tour plus haut. Ce qui semblait réglé il y a des années montre de nouveaux côtés, non parce que la compréhension antérieure était fausse, mais parce que celui qui comprend a vu plus entre-temps. Cela aussi est un processus avec un principe : chaque retour apporte ce qui est venu s'ajouter depuis le dernier.

11.5 Quand les espèces sont des stages

Chez certains objets, les espèces que l'on distingue sont en même temps les stages qui se produisent l'un l'autre.

L'écriture en est un exemple. On peut diviser les écritures d'après ce qu'un signe représente : une chose, un mot, une syllabe, un son. C'est une division selon les espèces : chaque écriture peut être examinée pour savoir à quelle espèce elle obéit. C'est en même temps, à grands traits, une suite dans le temps, et une suite avec fondement. Une écriture qui a besoin d'un signe propre pour chaque mot a besoin de milliers de signes ; qui commence à employer des signes d'après leur son pour d'autres mots en a besoin de moins, et qui décompose le son jusqu'aux sons isolés s'en tire avec quelques dizaines. Chaque espèce résout un problème de la précédente.

Qui sépare cela perd quelque chose. Qui ne lit les espèces d'écriture que dans le temps a une chronique sans fondement : il se trouve qu'une chose a suivi l'autre. Qui ne les lit que comme espèces a une division sans fondement : il y en a quatre, et qu'elles soient apparues dans cet ordre serait hasard. Lues ensemble,

il en ressort un troisième. Les espèces sont des stages parce que chacune est formée sur ce à quoi la précédente a échoué. Et c'est une information sur l'objet, non sur la méthode : là où espèces et stages coïncident, on a affaire à quelque chose qui se développe à partir d'un problème.

11.6 Deux ordres à la fois

Que deux manières d'ordonnancement valent à la fois arrive souvent, de deux manières différentes. Pour l'écriture, l'une empiète sur l'autre : les espèces *sont* les stades, et l'on ne comprend les deux qu'ensemble. Un guide de voyage pour une ville, en revanche, a le plus souvent trois parties, l'histoire de la ville, ses quartiers et ses curiosités selon l'espèce, musées, églises, parcs. Ce sont trois questions posées au même objet, une fois sur le processus, une fois sur les parties, une fois sur les espèces, et elles se tiennent à la file parce qu'une table des matières ne connaît qu'une série (chap. 4.3). Dans le premier cas l'un s'engrène dans l'autre, dans le second l'un repose à côté de l'autre. Qui confond les deux prend soit un simple voisinage pour un lien intérieur, soit néglige un lien qui existe.

11.7 À quoi le processus échoue

Un processus montre comment quelque chose est devenu, et peut indiquer selon quoi. Mais là où espèces et stages coïncident, il montre plus qu'il ne peut lui-même expliquer. Pourquoi chaque espèce d'écriture est formée précisément sur le problème de la précédente, la suite des stages ne le dit pas ; elle montre seulement qu'il en a été ainsi. La question qui se pose ici dépasse le processus : y a-t-il un ordre dans lequel les membres découlent d'un unique fondement, si bien que l'ordre dit lui-même pourquoi ce sont précisément ces membres et pourquoi dans cette suite ?

CHAPITRE 12: AUTO-DÉPLOIEMENT



Figure 5: Le symbole de l'auto-déploiement : un triangle dans lequel s'en trouve un renversé, dont les pointes touchent les milieux des côtés. La même figure se répète en chacune de ses parties.

12.1 Les nombres

Les nombres avec lesquels on apprend à calculer à l'école ont des sortes : naturels, entiers, rationnels, réels. On peut les apprendre par cœur comme des noms de villes. Mais on peut aussi voir pourquoi ils existent.

Avec les nombres naturels, un, deux, trois, on peut compter et additionner, et de telle façon que chaque addition aboutit. La soustraction n'aboutit pas toujours : trois moins cinq n'est pas un nombre naturel. Pour qu'elle aboutisse, on a besoin des nombres négatifs, et avec eux des entiers. Avec les entiers, chaque soustraction aboutit, mais non chaque division : sept divisé par trois n'est pas un entier. Pour qu'elle aboutisse, on a besoin des fractions, les nombres rationnels. Avec eux, chaque division aboutit, mais non chaque extraction de racine : aucun rationnel ne donne deux quand on le multiplie par lui-même. Pour qu'elle aboutisse, on a besoin de nouveaux nombres ; les nombres réels ne comblent pas seulement cette lacune, mais toutes les lacunes de la droite numérique. Et le jeu continue : parmi eux non plus il n'y en a aucun dont le carré soit moins un.

Cet ordre a quelque chose qu'aucun des précédents n'avait. Il dit pourquoi ce sont précisément ces sortes : chacun naît de ce qu'un calcul n'aboutit pas dans le précédent. Il dit pourquoi ils se tiennent dans cette suite : aucun ne peut se former avant le précédent, car c'est en lui que se montre le calcul qui n'aboutit pas. Et il dit ce qui est commun à tous : ce sont des nombres avec lesquels on

peut calculer, chaque sorte une façon de rendre le calcul plus complet. Les sortes sont ici en même temps des stages qui se construisent l'un sur l'autre, comme pour l'écriture (chap. 11.5). Seulement la suite n'est pas ici celle de l'histoire, car que la racine de deux ne soit pas une fraction, on le savait bien avant les nombres négatifs. C'est la suite de la construction, et son fondement est à découvert : l'unique exigence que le calcul doive aboutir.

12.2 Universel, particulier, singulier

Dans les nombres, on peut distinguer trois côtés qui reviennent dans tout ordre de cette sorte. Il y a un universel↑ qui est le même dans tous les membres : le calcul, qui doit aboutir. Il y a du particulier en quoi l'universel se divise : les sortes de nombres. Et il y a du singulier en quoi le tout devient réel : ce nombre-ci, la racine de deux, un tiers, moins cinq. Les particularisations ne sont pas accrochées du dehors à l'universel ; elles en découlent dès qu'on le considère sous des conditions déterminées, ici : sous la condition qu'un calcul déterminé doive aboutir.

La même chose se montre sur une matière qui ne vient pas des mathématiques. L'universel d'une démocratie est que les gouvernés déterminent le gouvernement. Comment cela se fait dépend de conditions. Dans une commune dont les citoyens tiennent sur une place, ils peuvent délibérer et voter eux-mêmes. Dans un pays de millions, ils ne le peuvent pas, et ils élisent des représentants. Les sortes de démocratie, la directe et la représentative, ne sont donc pas des formes quelconques qui portent par hasard le même nom ; ce sont l'universel sous des conditions différentes. Et la démocratie ne devient réelle que comme singulière : dans cette assemblée communale, dans ce parlement, avec ces gens.

Un ordre dans lequel le particulier découle de l'universel sous conditions et devient réel dans le singulier doit s'appeler ici *self-unfolding*, parce que la chose y produit ses membres à partir d'elle-même. C'est de nouveau ce que le chap. 7 appelait fondement suffisant↑ : l'universel avec ses conditions. Ce qui est neuf, c'est que le fondement n'explique pas ici un événement isolé, mais un domaine entier structuré.

Pour l'universel qui produit ainsi ses particularisations à partir de lui-même, et pour le tout ainsi structuré, la langue a deux vieux mots qu'elle emploie plus faiblement dans la vie courante. L'universel s'appelle le *concept* d'une chose. D'ordinaire on nomme ainsi déjà un mot avec sa signification ; mais qui a le concept du nombre ne connaît pas seulement le mot, il voit pourquoi il y a des nombres

naturels, entiers, rationnels et réels. Le tout dont les membres se laissent ainsi comprendre à partir d'un fondement s'appelle un *système*. D'ordinaire on nomme ainsi tout ordre fixe, même un système de classement. Penser systématiquement signifie dans ce livre plus : ordonner une chose de façon que l'on puisse dire pourquoi ses membres sont ceux-ci, et, là où on ne le peut pas, le savoir aussi (chap. 12.3).

Expérience 5 : L'épreuve de la soustraction

Essayez d'expliquer un concept riche, par exemple démocratie, avec seulement deux des trois côtés : d'abord seulement avec l'universel et le singulier, puis seulement avec l'universel et le particulier, enfin seulement avec le particulier et le singulier. Qu'est-ce qui manque à chaque fois ?
Les trois essais échouent différemment. Seulement universel et singulier : « Démocratie signifie que les gouvernés déterminent le gouvernement ; voici cinquante exemples. » (DE: „Demokratie heißt, dass die Regierten die Regierung bestimmen; hier sind fünfzig Beispiele.“) Manque ce qui structure les exemples ; pourquoi ils ont l'air si différents reste inexpliqué. Seulement universel et particulier : « La démocratie se divise en directe et représentative. » (DE: „Demokratie gliedert sich in unmittelbare und vertretende.“) Manque le cas ; on a un aperçu et l'on ne sait pas si l'assemblée d'hier soir en relève. Seulement particulier et singulier : « Il y a des parlements, des conseils, des référendums, des assemblées de citoyens… » (DE: „Es gibt Parlamente, Räte, Volksabstimmungen, Bürgerversammlungen …“) Manque ce qui les tient ensemble ; on a beaucoup de formes et l'on ne sait pas pourquoi elles portent le même nom.

Les trois côtés ne sont pas une règle selon laquelle tout devrait avoir trois parties. Le nombre des sortes et des parties est déterminé par la chose (chap. 9.2) ; les nombres ont plus de trois sortes, la démocratie a deux formes fondamentales. Les trois côtés sont trois manières dont une seule et même compréhension doit être auprès de la chose si elle doit être complète : auprès de l'universel, auprès de ses particularisations et auprès du cas.

12.3 Jusqu'où cela porte

Les nombres sont le cas le plus favorable. Leurs sortes se laissent dériver entièrement de l'universel↑ et de l'exigence que le calcul aboutisse, et pour chaque nombre isolé tout ce qu'il est découle de sa détermination. Chez d'autres objets, l'auto-déploiement porte moins loin.

Chez les êtres vivants, on peut comprendre une part. Qu'un animal qui vole doive être légèrement construit, on le comprend à partir du vol ; qu'un herbivore ait un intestin plus long qu'un carnivore, à partir de la nourriture. Mais pourquoi il y a précisément ces sortes de papillons et pas d'autres, on ne le comprend à partir d'aucun universel ; cela a une histoire, et elle est pleine de hasards. Pour les archives du chap. 4.3, l'auto-déploiement ne porte pas du tout. Qu'il y ait un classeur « Mère » et un « Impôts » ne découle d'aucun concept du système de classement, mais de la vie de celui qui classe.

Il en résulte une règle pour l'ordonner. Là où une structure découle d'un universel, on doit la présenter de façon que l'on voie cela. Là où elle n'en découle pas, l'ordre demeure extérieur↑, et l'on doit le savoir, au lieu de lui donner une apparence de nécessité. La plupart des objets se tiennent entre les deux : leurs grands traits se laissent comprendre, dans la ramification ultérieure la compréhension se perd.

12.4 Comment trouver un universel

Pour les nombres, l'universel↑ est à découvert. Pour la plupart des objets, il faut le chercher, et la recherche a une forme qui peut s'apprendre. On détermine l'universel à titre d'essai, on vérifie si les particularités se laissent comprendre à partir de lui, et l'on corrige la détermination jusqu'à ce que cela réussisse.

La vérification porte sur deux points. Le premier, ce sont les cas limites : cela appartient-il encore à l'ensemble ? Ceci n'y appartient-il plus ? Où cela reste-t-il indécis ? Le second est l'étendue : quelles formes diverses y a-t-il à l'intérieur des limites, et quelles sont les extrêmes ? En astronomie, on a longtemps tenu pour planète ce qui tourne autour du Soleil et est assez grand pour être vu comme une sphère. Quand on a trouvé au-delà de Neptune de plus en plus de corps, certains presque aussi grands que Pluton et l'un d'eux même plus lourd, il a fallu soit les appeler tous planètes, soit changer la détermination. Les astronomes l'ont changée en 2006 : une planète doit en outre avoir dégagé son orbite des autres corps. Pluton en est ainsi sorti. Le cas limite avait rendu l'universel plus précis, et

la nouvelle détermination dit pourquoi les huit planètes forment une sorte à part : elles dominent leurs orbites, les autres les partagent avec beaucoup d'autres corps.

Les cas limites ne rencontrent pas seulement la science. Chacun les rencontre là où il hésite en employant un mot. Quelqu'un qualifie un scrutin de démocratique, et quelque chose en lui s'arrête : tous pouvaient voter, mais tous savaient-ils sur quoi ils votaient ? Chacun pouvait-il dire ce qu'il pensait ? Le résultat dépendait-il du scrutin, ou était-il fixé d'avance ailleurs ? Dans cette hésitation, le mot est devenu une question, et c'est à elle que se vérifie la détermination du chap. 12.2, selon laquelle les gouvernés déterminent le gouvernement. Elle n'était pas fausse, mais trop grossière, car déterminer signifie plus que voter. Cela suppose que l'on sache sur quoi l'on décide, que l'on puisse s'exprimer et que la décision repose réellement chez ceux qui votent. L'hésitation n'est donc pas un manque de clarté. C'est l'endroit où le concept devient plus précis, et celui qui passe outre garde le mot et laisse le concept tel qu'il était. Là où l'on n'hésite pas soi-même, un autre hésite souvent, parce qu'il connaît d'autres cas ; certains cas limites, on ne les trouve que dans la conversation. La détermination plus précise est mieux fondée que la plus grossière, parce qu'elle répond à ce sur quoi celle-ci butait. Elle n'est pas la seule possible : qui part d'autres cas saisit peut-être autrement, avec plus de précision, ce que signifie que les gouvernés déterminent le gouvernement, par exemple de telle sorte qu'ils puissent se débarrasser d'un gouvernement sans violence.

Les deux vérifications s'affinent mutuellement. Un nouveau cas limite oblige à saisir l'universel plus précisément, et l'universel plus précisément saisi ordonne autrement les formes. La recherche s'achève quand on a trouvé une détermination à partir de laquelle se laissent comprendre à la fois les limites et l'étendue. Elle s'achève provisoirement, car le prochain cas limite peut la rouvrir.

12.5 Des concepts qui changent leur objet

Qui compte comme chômeur, une définition le décide. Compte-t-on celui qui suit une formation continue ? Celui qui travaille deux heures par semaine ? Celui qui a renoncé à chercher ? Selon la réponse, le chiffre monte ou baisse, sans que la situation d'une seule personne ait changé. La définition réagit pourtant en retour. Qui ne compte plus reçoit d'autres prestations et d'autres courriers de l'administration, et peut-être se voit-il bientôt lui-même autrement.

Objection : Les concepts ne décrivent pas simplement ce qui est là. Ils fixent ce qui compte pour quoi, et chez les êtres humains ils changent ce qu'ils fixent. Un diagnostic, une catégorie de la statistique, une désignation pour un groupe produit des êtres humains qui s'y reconnaissent et sont traités d'après elle. La formation de concepts n'est-elle pas alors une forme de pouvoir qui se donne pour connaissance ?

Reply : Le constat est juste, et chez les êtres humains il pèse plus que chez les choses : une pierre ne change pas si on la range autrement, un être humain éventuellement si. Seulement le concept ne façonne pas pour autant son objet arbitrairement. Les êtres humains qu'il saisit lui répondent. Ils contestent qu'il leur convienne, tombent à travers ses mailles, deviennent autres qu'il ne le prévoyait. Un concept qui co-façonne son objet ne rencontre pas moins de résistance qu'un concept sur des pierres. Il en rencontre une qui peut parler.

Il en découle un devoir, non une décharge. Là où un concept réagit en retour, il doit être vérifié plus souvent, et les personnes concernées font partie de ceux sur qui il doit se laisser éprouver. Elles sont les cas limites du chap. 12.4 qui peuvent contredire.

Que concepts et ordres du savoir produisent ce qu'ils semblent décrire, Michel Foucault l'a étudié à propos de la folie, de la maladie et de la peine. Comment les catégories réagissent en retour sur les êtres humains qu'elles saisissent, Ian Hacking l'a décrit plus précisément.

12.6 L'auto-déploiement et les quatre autres

L'auto-déploiement ne se tient pas à côté des autres manières d'ordonnancement, mais les accueille en lui. L'universel↑ se divise vers l'extérieur↑ en sortes : les sortes de nombres, les formes de démocratie. Il se divise vers l'intérieur en parties : à la démocratie représentative appartiennent des élections, un parlement, un gouvernement qui lui est responsable – chacune de ces parties avec une tâche qui découle de l'universel. Entre les membres existent des connexions, et conceptuelles↑ : le parlement n'est ce qu'il est que dans le rapport aux électeurs et au gouvernement. Et là où les particularisations naissent les unes des autres, comme chez les nombres, dont chaque sorte est formé sur le précédent, les sortes sont en même temps des stades, dans l'histoire ou seulement dans la construction.

Les quatre autres manières d'ordonnancement posent chacune une question à la chose. L'auto-déploiement demande pourquoi les réponses à ces quatre

questions tombent comme elles tombent. C’est pourquoi il se tient à la fin. Il n’est pas une cinquième manière à côté des quatre, mais l’ordre dans lequel les quatre ont leur fondement, là où elles en ont un.

Pour cet accueil il y a un mot qui dit trois choses à la fois : là où les quatre ont leur fondement dans l’auto-déploiement, elles sont en lui *dépassé* (aufgehoben). Elles ne valent alors plus pour elles seules, car leur fondement est dans cet ordre. Elles demeurent conservées en lui, car les sortes de nombres sont toujours des sortes et les parties de la démocratie des parties. Et elles se tiennent en lui plus haut, parce que l’on voit maintenant pourquoi elles tombent ainsi. Dépasser en ce triple sens, faire cesser, conserver et élever, est un mouvement fondamental de la pensée. *La vérité* (2025) le montre là où une contradiction se résout ; ici il se montre à la manière dont un ordre accueille les autres en lui.

Pour aller plus loin : *La vérité*, Chap. 8

CHAPITRE 13: QUEL ORDRE EST MEILLEUR ?

13.1 La question appropriée

Qui se tient devant une situation confuse ne pose pas les cinq questions l'une après l'autre. Il pose celle qui lui manque, et ce qui lui manque se montre le plus souvent avant qu'il puisse le nommer. Qui ne sait pas à quoi il a affaire demande l'espèce : quel cas est-ce, en connais-je de semblables ? Qui trouve que c'est trop à la fois décompose : de quelles parties cela est-il fait, quelle partie fait la difficulté ? Qui a l'impression que quelque chose flotte en l'air demande les connexions : à quoi cela est-il lié, qui d'autre est concerné ? Qui trouve une description juste et pourtant à côté demande le processus : comment cela est-il né, depuis quand cela va-t-il ainsi ? Et qui voit un ordre aboutir proprement et pourtant paraître arbitraire↑ demande le fondement : pourquoi précisément ces membres ?

Un ordre ne naît pas de ce que l'on pose toutes les questions, mais de ce que l'on pose la bonne. Parfois une suffit. Qui veut savoir dans quel dossier va une affaire n'a pas besoin d'une histoire de l'affaire. Parfois il en faut plusieurs, et alors elles s'engrènent : la manière dont on divise un objet change ce qui apparaît comme sa partie, et la manière dont on le décompose change quelles connexions deviennent visibles.

13.2 Trois stages

Quand deux ordres du même objet sont possibles, lequel faut-il préférer ? La réponse a trois stades et vaut pour toutes les manières d'ordonner.

Le premier est l'embrasser. Un ordre est meilleur quand il loge plus de l'objet : peu d'espèces sous lesquelles tombent de nombreux cas sans qu'il reste de reste ; peu de parties à partir desquelles le tout se comprend. C'est la condensation du chap. 2.4.

Le deuxième est le garder de ce qui importe. Embrasser seul ne suffit pas, sinon la condensation la plus forte serait la meilleure, et le chap. 2.4 a montré qu'elle ne l'est pas. Un ordre qui loge tout en aplanissant les différences qui importent a beaucoup embrassé et rien expliqué. Ce qui importe, la question le détermine d'abord (chap. 2.5, 3.2) puis, là où un fondement se trouve, la chose (chap. 7.5).

Le troisième est le co-expliquer de son propre principe. Un bon ordre ne dit pas seulement quels membres il y a, mais laisse reconnaître pourquoi ce sont ceux-ci. C'est ce que fait l'auto-déploiement, par degrés (chap. 12.3). Là où cela ne réussit pas, l'ordre demeure extérieur↑, et alors il vaut mieux le dire que le dissimuler.

Même un ordre qui ne connaît pas encore son principe peut être plus qu'extérieur. Quand Dmitri Mendeleev rangea en 1869 les éléments connus selon leur poids atomique et les disposa de façon que des éléments aux propriétés semblables viennent dans la même colonne, des lacunes demeurèrent. Il les laissa ouvertes, prédit qu'il manquait là des éléments et indiqua quel poids et quelles propriétés ils devraient avoir. Dans les dix-sept années suivantes, trois d'entre eux furent trouvés, gallium, scandium et germanium, et ils convenaient. Pourquoi le tableau était construit précisément ainsi, Mendeleev ne le savait pas ; seule la structure des atomes le montra. Mais son ordre indiquait où quelque chose lui manquait, et à cela il se prouva plus qu'un arrangement commode.

Un mauvais ordre se reconnaît à ce qu'il prolifère. Pour chaque cas nouveau il lui faut une nouvelle catégorie, pour chaque écart une exception, pour chaque contre-exemple un cas particulier↑. Il embrasse alors tout et n'explique rien. Il ne peut échouer sur aucun cas, parce qu'il crée une place pour chacun. Un ordre qui co-explique son principe, en revanche, se laisse appliquer à des cas qui n'étaient pas présents à sa formation, et signale quand un cas ne convient pas. C'est justement à cet endroit que l'on apprend de lui.

Ce qu'il faut penser du nombre des membres en découle. Il est rarement ce qui décide. Là où un ordre distingue des sortes ou des parties, la chose fixe le nombre, quelle que soit sa grandeur. Il en va autrement là où un ordre retrace comment une détermination devient plus précise. Là il en résulte trois membres : une première version qui s'accorde en gros avec la chose ; un cas limite où les deux divergent sans se séparer tout à fait ; et une version plus précise, qui s'accorde de nouveau et expose maintenant ce que le cas limite a montré. Ainsi la détermination de la planète au chap. 12.4 est passée, par les corps au-delà de Neptune, à une plus précise, un tour plus haut, comme sur l'escalier en colimaçon du chap. 11.4. Ces trois membres, tout mouvement de la pensée dans lequel une détermination devient plus précise les a, non toute structure : un processus

dans la chose peut croître, basculer ou se déliter sans les suivre (chap. 11.3). Et chacun des trois peut être structuré plus avant ; alors il y en a plus, sans que le mouvement change. Qui discute du nombre discute donc le plus souvent de la mauvaise question. Ce qu'il faut vérifier n'est pas s'il y en a trois ou quatre, mais si chaque membre porte quelque chose et si ensemble rien ne manque.

13.3 Renvois

Aucun ordre ne loge chaque chose à chaque endroit où elle appartient, et aucune présentation ne peut tout montrer à la fois (chap. 4.3). Ce qui manque à un second endroit peut être apporté par un renvoi. Mais les renvois ne sont pas toutes de la même sorte, et qui les établit devrait savoir de quelle sorte est la sienne.

Deux endroits d'un ordre peuvent être liés de deux manières : par leur position dans l'ordre ou par la chose dont ils traitent. Par la position, ils sont liés quand ils occupent dans leur structure la même place, par exemple quand ils sont chacun le premier membre d'une tripartition ou chacun le stage où un ordre échoue. C'est une parenté de forme, non de contenu, et elle ne signifie quelque chose que là où la position elle-même signifie quelque chose, donc dans des ordres qui montrent leur fondement. Dans l'alphabet, cela ne signifie rien que deux mots se tiennent à la même place de leur page.

Par la chose, deux endroits sont liés de trois manières. Ce peut être la même chose qui apparaît à deux endroits, parce que l'ordre la parcourt sous deux aspects : la lettre sous « Impôts » et sous « Mère ». Ce peut être la même chose dans un développement différent, si bien que l'un des endroits anticipe ce que l'autre expose, ou que le plus tardif reprend ce que le plus ancien avait commencé. Et il peut arriver que deux endroits déterminent la même chose différemment, qu'ils se contredisent. Ce dernier renvoi est le plus rare et le plus instructif, car c'est à lui que se montre où un ordre n'est pas encore d'accord avec lui-même.

On ne voit pas ici plus de manières. Les endroits sont liés par la forme ou par le contenu ; si c'est par le contenu, alors il est le même, le même dans un autre développement, ou contradictoire. Que cette division soit complète doit se montrer sur des renvois qui ne conviennent à aucune des quatre.

Les renvois améliorent l'accès (chap. 2.3) : elles raccourcissent le chemin d'un endroit à l'autre. Mais elles coûtent aussi, car elles doivent être établies et entretenues, et un renvoi vers un endroit qui n'existe plus est pire qu'aucun.

On peut aussi construire un ordre entièrement de renvois : des pages reliées seulement par des renvois, sans table des matières et sans série. Qui sait ce qu'il

cherche y est vite. Qui ne le sait pas suit un renvoi après l'autre et ne sait à la fin ni ce qu'il a vu ni ce qu'il y a d'autre. Les renvois donnent l'accès ; la vue d'ensemble, c'est la série ou l'arbre dont elles bifurquent qui la donne.

13.4 Ordonner dans la recherche et dans l'écriture

En biologie, la systématique↑ demande quelles espèces il y a ; l'anatomie, de quoi est fait un être vivant ; la physiologie et l'écologie, à quoi ses parties et lui-même sont liés ; la biologie du développement et la théorie de l'évolution, comment il est devenu. Et la théorie de l'évolution donne, là où elle porte, le fondement de pourquoi il y a précisément ces espèces avec précisément ces parties. Elle est le lieu où la biologie co-explique sa division, et sa limite se trouve là où le chap. 12.3 l'a trouvée, au hasard de l'histoire. Les cinq questions ne structurent donc pas seulement des objets, mais des sciences entières.

Qui fait de la recherche peut vérifier par là quelle question il pose en ce moment. Maint débat dans les sciences est un débat entre deux questions, comme le chap. 3.2 l'a décrit. Le systématicien qui demande où va une espèce et l'écologue qui demande ce qu'elle fait dans son milieu peuvent être d'avis différents sur la même espèce sans que l'un des deux se trompe.

Qui écrit se trouve devant le même choix et doit le faire en une série. Un manuel peut être structuré selon les espèces, selon les parties, selon les connexions, selon l'histoire ou à partir d'une pensée fondamentale, et souvent il en faut plusieurs, à la file ou emboîtées (chap. 11.6). Bonne est la structure dont la suite se laisse fonder : celle qui donne au lecteur à chaque endroit ce dont il a besoin pour le suivant, et qui peut dire à la fin pourquoi elle était ainsi construite. Ce livre le tente dans ses regards en arrière.

13.5 Retour sur la troisième partie

Pourquoi précisément ces cinq manières de mettre en ordre, et pourquoi dans cette succession ?

Chacune est partie de ce sur quoi la précédente avait échoué. Les genres se tiennent côte à côte et ne disent pas comment la chose singulière est construite ; les parties le disent, mais elles ne sont parties qu'avec leur dehors ; les connexions montrent ce dehors, mais en un instant ; le processus montre le temps, et là où les genres et les stades coïncident, il montre quelque chose qui se développe à partir

d'un fondement sans nommer ce fondement lui-même ; l'auto-déploiement le nomme. La succession commence là où la première partie s'était arrêtée, au tri, mais cette fois selon des traits qui découlent de la matière elle-même. Elle s'achève avec l'ordre qui indique pourquoi ses membres sont ceux-là.

Objection : On pourrait tout aussi bien commencer par les connexions. Tout n'est ce qu'il est qu'en relation avec autre chose ; les genres et les parties sont des nœuds dans un réseau ; le réseau est premier.

Réponse : Un réseau a des nœuds, et les nœuds doivent être quelque chose pour que quelque chose se tende entre eux. Qui place les connexions au commencement doit déjà posséder les membres qu'il relie, et cela comme genres ou comme parties. Il est juste que les membres ne sont entièrement compris que dans leurs connexions. La succession elle-même le montre : les parties ont échoué précisément parce qu'elles ne sont ce qu'elles sont qu'avec leur dehors. Mais que quelque chose ne soit entièrement compris que dans ses connexions ne signifie pas qu'il ne serait rien avant elles.

Une deuxième objection : Il existe d'autres manières de mettre en ordre. On peut ordonner selon le lieu, comme une carte géographique, ou selon le rang, comme un tableau de grandeurs, de prix ou de valeurs.

Réponse : La carte ordonne des parties d'un espace et leurs voisinages ; c'est un ordre selon les parties et les connexions, dont le trait est le lieu. L'ordre de rang est une division selon un trait qui comporte des degrés, et il relève des genres, plus précisément de ce que le chap. 8.3 a dit des degrés au lieu des choses. Que tout ordre se laisse ramener aux cinq n'est pas démontré pour autant. Les cinq sont celles qui se sont dégagées dans ce parcours et qui ont fait leurs preuves jusqu'ici. Qui en trouve une sixième, qui ne se laisse ramener à aucune d'elles, a obtenu un constat qui modifie cette structure.

PARTIE IV : CE QUE COÛTE L'ORDRE

CHAPITRE 14: CONDENSER ET PERDRE

14.1 Trois stades de la condensation

Le chap. 2.4 a appelé le fait d'ordonner une condensation et a laissé ouverte la question de ce qui se perd ainsi. Entre-temps, trois stades de la condensation se laissent distinguer ; le livre a traversé les trois.

Le premier condense des observations en motifs. Au lieu de quatorze heures d'arrivée du voisin, on retient une règle (chap. 5.1). Le deuxième condense des motifs en principes et en fondements. Au lieu de l'oscillation de la douche, du chauffage et du marché, on comprend une boucle de régulation à retard (chap. 6.1). Le troisième condense tout un domaine en une structure où chaque membre a sa place, et, dans le cas le plus favorable, en une structure qui dit pourquoi ce sont précisément ces membres (chap. 12).

À chaque stade, on gagne quelque chose que le précédent n'avait pas. Le motif dit ce qui revient ; le principe dit ce qui se répète et pourquoi, et donc aussi où cela cesse ; la structure dit comment un tout est construit. Et à chaque stade on peut se tromper de la même manière : en condensant trop grossièrement et en perdant ce qui importe, ou trop finement et sans rien gagner. Le préjugé↑ du chap. 2.4 est une erreur du premier stade, la maximisation de l'utilité qui explique tout, une erreur du deuxième (chap. 6.3), l'ordre proliférant une erreur du troisième (chap. 13.2).

14.2 Pourquoi la condensation réussit

Qu'un monde plein de singularités puisse être condensé de telle sorte que peu de règles tiennent lieu de beaucoup de cas n'a rien d'évident. Une réponse s'offre : le monde serait simplement ordonné, et la pensée qui condense répondrait à son ordre.

Cette réponse est plus forte qu'elle ne devrait l'être, et dans cette force elle ne se laisse pas mettre à l'épreuve. Qui l'affirme devrait connaître le monde sans aucune condensation pour pouvoir dire que ses condensations lui conviennent. Personne ne le peut ; même le regard avec lequel il considérerait le monde condense déjà.

Ce qui se laisse mettre à l'épreuve est plus modeste et suffit. Une bonne condensation fait ses preuves : elle permet de prévoir, de planifier et d'agir, même dans des cas pour lesquels elle n'a pas été formée, et ce qu'elle laisse attendre se produit. Une mauvaise échoue : elle fait attendre du faux, et les plans qui reposent sur elle échouent. On n'a pas besoin de connaître le monde sans condensation pour s'en apercevoir ; on s'en aperçoit à ce qui ne tombe pas juste, comme avec l'armoire à vêtements que l'on réorganise au bout de deux semaines (chap. 3.1). Que le monde soit ordonné dans son ensemble, cela ne le décide pas. Il suffit que certaines condensations fassent leurs preuves et d'autres non, et que l'on puisse remarquer la différence.

14.3 Le reste

Toute condensation laisse quelque chose de côté, et une part de cela ne se récupère par aucune meilleure condensation.

Qui connaît un ami de longue date sait comment il réagira. Il a appris ses motifs, connaît les fondements de ses humeurs, pourrait le décrire à un étranger en quelques phrases. Et puis l'ami fait quelque chose qui ne rentre dans aucune de ces descriptions, non parce qu'elles étaient fausses, mais parce qu'il est plus que ce qui se laisse condenser de lui. Un être humain n'est pas simplement un cas de ses motifs. Qui le traite ainsi s'en ressent, et souvent à juste titre.

Expérience 6 : Lire et observer la lecture

Essayez, pendant que vous lisez cette phrase, d'observer la lecture elle-même : le mouvement des yeux, la naissance de la signification, l'attente de la manière dont la phrase se poursuivra.
Vraisemblablement la lecture s'enraye. On peut lire, ou l'on peut observer la lecture ; les deux à la fois réussissent mal. Ce qui se laisse observer, ce sont des traits de la lecture, les mouvements, les pauses, les retours en arrière. La lecture elle-même, l'accomplissement dans lequel une phrase est comprise, n'en fait pas partie.

Un ordre peut décrire un accomplissement, mais il ne l'accomplit pas. Il peut dire comment fonctionne la lecture, mais il ne lit pas. Et il peut indiquer des conditions sous lesquelles quelque chose de nouveau surgit, mais le nouveau lui-même est précisément ce qui ne se laissait pas prévoir à partir des conditions (chap. 6.3). En ces points, au singulier↑, à l'accomplissement, au nouveau, demeure un reste qu'aucun ordre ne rattrape.

Objection : Alors ordonner est de l'auto-illusion. Qui sait que son ordre laisse de côté l'essentiel devrait cesser de faire comme s'il comprenait quelque chose.

Réponse : L'objection exige de l'ordre ce qu'il n'a jamais promis. Une carte qui voudrait remplacer le pays devrait être aussi grande que le pays ; un ordre qui ne laisserait rien de côté n'en serait pas un. Qui cesse d'ordonner n'a pas davantage du singulier, mais moins : il n'a plus d'attente à laquelle le singulier puisse se montrer comme singulier. Que l'ami fasse quelque chose de surprenant, seul le remarque celui qui avait une attente. Ce qui ne se plie pas à l'attente est la même résistance que celle sur laquelle, au chap. 3.1, l'armoire à vêtements a été réorganisée.

Une deuxième objection, venue de la direction opposée : Le reste n'est que le reste de ce qui n'est pas encore compris. Avec assez de données et assez de patience, l'ami aussi se laisse prévoir, et ce qui surprend aujourd'hui sera expliqué demain.

Réponse : Une part de ce qui surprend aujourd'hui sera expliquée demain ; c'est la marche de tout apprentissage. Mais qui déclare d'avance toute surprise simplement non encore expliquée a immunisé son ordre contre toute réfutation. Celui-ci ne peut plus échouer sur rien, et par là il a cessé de dire quoi que ce soit, comme le principe qui explique tout (chap. 6.3). Entre les deux objections se trouve le chemin que ce livre a suivi dès le début : ordonner et remarquer où l'ordre ne tombe pas juste.

Il en découle la même condition que le chap. 4.3 avait trouvée à propos des archives. Un ordre doit garder le reste visible. Il n'a pas à tout saisir, mais il ne doit pas faire comme s'il l'avait fait.

Pour aller plus loin : *La vérité* (2025), Chap. 11

CHAPITRE 15: L'ORDRE MORT

15.1 Formulaire 47B

Quelqu'un veut demander une carte de stationnement pour sa rue. Il remplit un formulaire et apprend au guichet que c'est la version de l'an dernier ; les données ne peuvent pas être reportées, il doit tout remplir à nouveau. Pour la copie de sa pièce d'identité, il faut une certification, et celle-ci se délivre à un autre guichet, fermé aujourd'hui. Chaque étape a sa raison. L'ensemble empêche ce pour quoi il a été institué.

Un tel ordre n'est pas né de la malveillance, et le plus souvent pas de la bêtise. Il a des raisons compréhensibles. Là où beaucoup de personnes travaillent ensemble, tout ne peut pas se régler par la conversation, et l'on écrit donc des règles, d'abord pour les cas fréquents, puis pour les plus rares, puis pour les exceptions des exceptions. Là où l'on décide à son gré, c'est souvent la sympathie qui décide, et l'on fixe donc des critères que chacun peut vérifier ; on mesure alors ce qui se laisse mesurer, et ce qui se mesure mal tombe. Et là où une prescription s'applique, personne n'a à décider : « C'est ce que dit le règlement » (DE: „Das steht so in der Vorschrift“) décharge celui qui le dit. Chacune de ces impulsions a son droit. Ensemble, elles produisent un ordre qui a oublié sa fin.

15.2 À quoi l'on reconnaît un ordre mort

Un ordre sera dit *mécanique* quand ses parties se déroulent sans relation entre elles et sans question du à quoi bon, comme une machine qui continue de tourner même quand plus rien n'y est introduit. Son contraire sera dit *vivant*. Le mot doit être justifié ici, car il sent l'humeur. Ce qui est visé est une propriété qui se laisse vérifier. Dans un ordre vivant, les parties se déterminent mutuellement et ne sont ce qu'elles sont que dans le tout, comme le guidon ne guide que sur la bicyclette (chap. 9.1) ; et le tout se maintient en se modifiant à l'endroit où il échoue. Dans un ordre que des êtres humains portent, les deux peuvent s'observer. Ce qui n'est dans un tel ordre ce qu'il est que dans le tout, ce sont les rôles, non les personnes

qui les remplissent ; le collaborateur du chap. 9.5 appartient aussi à sa famille et à son association.

On reconnaît un ordre mécanique à des symptômes qui découlent de ce qui précède. Ce qui n’entre pas dans ses compartiments est rendu conforme ou passé sous silence ; le compartiment « divers » manque ou déborde (chap. 4.2). La procédure compte plus que la fin : « Nous n’avons pas pu vous aider, mais tout a été traité correctement. » (DE: „Wir konnten Ihnen nicht helfen, aber es wurde alles korrekt bearbeitet.“) Les cas difficiles passent pour une perturbation, non pour l’indice d’une lacune. Et l’ordre n’apprend pas de ses erreurs, parce qu’il n’a pas le droit d’en admettre ; qui signale une lacune passe pour quelqu’un qui attaque le système.

Un ordre vivant montre les contre-pièces. Il a une place pour ce qui ne convient pas, et regarde si cela s’accumule. Qui y travaille peut dire à quoi sert une règle, et donc aussi quand elle ne prend pas. Les cas difficiles sont recueillis, parce qu’ils montrent où l’ordre est trop grossier. Et il change, non à chaque objection, mais aux endroits où il échoue de façon répétée.

La mesure n’est pas ici le nombre de règles qu’un ordre comporte. Il est des domaines où des prescriptions précises et strictes sont l’ordre vivant : l’entretien des avions, la fabrication des médicaments, les règles d’un examen, les procédures d’un tribunal. La rigueur y protège du malheur ou de l’arbitraire↑, et qui y travaille sait à quoi elle sert. Un ordre ne devient pas mort par ses règles, mais parce que plus personne ne sait à quoi elles s’appliquent.

Tout ce qui est mécanique en lui n’est pas non plus un défaut. Un ordre vivant contient lui aussi des parties qui se déroulent sans que personne ne demande chaque fois à quoi elles servent, comme un corps contient des os et un métabolisme : le classement, la comptabilité, le remplacement pendant les congés. Elles déchargent ceux qui y travaillent pour ce qui demande du jugement. Un ordre ne devient mécanique au sens de ce chapitre que lorsque de telles parties se détachent du tout et continuent de tourner là où elles ne servent plus aucune fin que quelqu’un pourrait nommer.

15.3 L’illusion cohérente

La distinction de la section précédente a une lacune dangereuse. Il y a des ordres qui montrent presque tous les signes du vivant et qui égarent pourtant. Ils sont mobiles, tiennent compte des cas difficiles, paraissent disposés à apprendre, expliquent beaucoup, et ils sont faux.

Quelqu'un est convaincu que des visiteurs venus de l'espace ont fondé les premières hautes cultures. Il rassemble du matériel, et celui-ci devient de plus en plus abondant : des édifices dont les pierres semblent trop lourdes pour les moyens de leur époque, des peintures rupestres de silhouettes aux têtes rondes, des légendes de dieux venus du ciel. Chaque pièce semble soutenir la thèse, et la plupart existent réellement. Ce qui lui manque, ce n'est pas le matériel. C'est la question de ce que montre le matériel quand on ne l'ordonne pas déjà à la lumière de la thèse : comment on peut déplacer de lourdes pierres sans machines, ce que peut représenter autrement une tête ronde sur une peinture rupestre, un masque par exemple ou une coiffe. La thèse ordonne son matériel au lieu de le pénétrer. Chaque pièce qui convient compte comme confirmation, chaque pièce qui ne convient pas est passée sous silence. Le chap. 5.2 a décrit ce que serait un motif fabriqué : un motif que l'on pourrait entendre dans n'importe quel bruit. Ici, c'est exactement ce qui se produit. Et comme pour presque toute thèse on peut trouver beaucoup de matériel, la quantité des preuves ne vaut pas comme standard.

Certaines pièces restent, il est vrai, inexpliquées même sans la thèse. Les grandes figures linéaires du désert de Nazca se laissent embrasser comme un tout le mieux d'en haut. On a refait voir comment de telles figures se laissent reporter à l'échelle sur le sol, à partir d'un petit modèle, avec des piquets et des cordes. Cela montre que c'était possible avec les moyens de l'époque, et c'est l'explication plus simple que des visiteurs venus de l'espace. Que cela se soit passé ainsi n'est pas prouvé pour autant. Ce que nous savons du passé est reconstruit : la meilleure explication dont nous disposons, pas davantage. À quoi servaient les figures est de toute façon ouvert ; il y a plusieurs conjectures fondées, mais aucune décision. C'est précisément alors qu'il est juste de préserver le phénomène, même s'il ne se laisse pas encore expliquer ni relier au reste. Il reste une question ouverte, sur laquelle on peut continuer à travailler. Une mauvaise explication la ferme trop tôt : elle donne une certitude qui n'est pas fondée et ôte à la question l'occasion d'être posée plus avant. Une énigme tenue ouverte est plus honnête qu'une fausse réponse.

Un tel ordre se trahit en outre par sa condensation. Une bonne explication condense : un principe explique beaucoup de cas et fait ses preuves en prédisant ce qui va arriver (chap. 6.2). L'illusion cohérente condense mal et se donne pour une bonne condensation. Pour chaque fait nouveau, elle a besoin d'une nouvelle hypothèse auxiliaire. Si une pièce est expliquée autrement, la suivante prend sa place, ou l'autre explication devient elle-même partie de la thèse. Sa charge d'hypothèses croît, sa force prédictive reste vide. Après coup, tout concorde

toujours ; avant, rien n'en découle qui pourrait la faire échouer. C'est un ordre proliférant (chap. 13.2), qui donne sa prolifération pour de la profondeur.

La forme la plus connue en est le récit du groupe secret qui dirige tout. Il explique sans peine ce qui arrive et absorbe chaque objection au lieu de s'y briser. Qui le contredit appartient aux initiés ou a été trompé, et chaque preuve manquante montre seulement combien les traces ont été bien effacées. L'erreur tient ici à la forme de l'explication, non à son objet. Des ententes existent. Des gens du même métier fixent des prix de concert, des réseaux distribuent des postes, des administrations conduisent des programmes dont le public ne doit rien savoir. Certaines choses longtemps tenues pour des chimères ont été établies par des enquêtes et des documents publiés. Une affirmation sur une action cachée n'est donc pas déjà une illusion cohérente. Elle se laisse vérifier comme toute autre : qui est censé avoir fait quoi et quand, quelles traces cela aurait dû laisser, qu'est-ce qui réfuterait l'affirmation ? Une telle affirmation peut échouer, et elle peut se confirmer.

Même là où la méfiance est fondée, c'est la forme de l'explication qui la suit qui décide. La question « À qui cela profite-t-il ? » établit une connexion factuelle : quelqu'un tire un avantage d'un événement. En conclure qu'il l'a provoqué ou planifié, c'est lire une connexion factuelle comme une connexion fonctionnelle↑ (chap. 10.2), ce qui exige une preuve propre. Souvent, une autre explication condense mieux. Qui explique par les circonstances dans lesquelles les gens agissent explique beaucoup de cas d'un coup : y compris des cas où personne n'a rien planifié, et des cas où des gens différents, en des lieux différents, font la même chose sans se connaître. Qui explique du plan au cas a besoin, pour chaque cas nouveau, d'un plan nouveau. Cela ne conteste pas qu'il existe des plans. Cela dit seulement qu'un plan, là où les circonstances expliquent déjà, est une hypothèse auxiliaire. Une méfiance qui cherche des coupables là où elle pourrait trouver des circonstances est souvent justifiée, mais mal dirigée. Elle tient la chose pour réglée quand les coupables sont nommés, et les circonstances qui en produisent de nouveaux restent intactes.

Pour la même raison, le mot « théorie du complot » ne vaut pas comme test. Il ordonne une affirmation d'après ce dont elle traite et selon qu'elle contredit ou non la version officielle, donc d'après ses circonstances et non d'après sa construction. C'est l'erreur que le chap. 8.1 a montrée à propos de la baleine. Sous l'étiquette tombent alors le récit clos du complot mondial et l'enquête documentée sur un programme caché, indifféremment. Souvent elle est aussi attribuée de façon inégale : ce que l'on met au jour sur des puissances adverses s'appelle éclaircissement, et la même démarche appliquée à son propre camp s'appelle théorie du complot. L'étiquette peut même prendre la forme contre

laquelle elle se dirige. Si toute objection à la version officielle passe pour un signe de pensée conspirationniste du seul fait qu'elle est une objection, alors cette version ne peut plus échouer sur rien. Voisin de cela est le raisonnement qui va de l'émetteur à la matière. Qui rejette une affirmation parce que des gens peu fiables la défendent aussi ne l'a pas examinée. Inversement, aucune affirmation ne devient crédible du seul fait qu'elle se donne pour une vérité réprimée. Dans les deux sens, une seule chose aide : examiner au lieu d'étiqueter.

Pour le poids des preuves, il y a une règle. Plus une affirmation s'écarte d'un savoir bien établi, plus elle doit produire. Ce n'est pas un jugement sur l'affirmation, mais une répartition de la charge. Même un savoir bien établi est un ordre partagé↑, qui peut se tromper (chap. 15.4). La règle exige seulement qu'il soit déplacé par des preuves et non par la cohérence.

Le test n'est donc pas la cohérence interne, car l'illusion cohérente en a à profusion. Il pose trois questions. L'explication pénètre-t-elle son matériel, ou le trie-t-elle d'après une interprétation arrêtée d'avance ? Sa condensation fait-elle ses preuves en prévision et en application, explique-t-elle donc des classes entières de cas à partir d'un seul fondement, au lieu de réclamer pour chaque cas une nouvelle hypothèse ? Et que devrait-il se produire pour qu'on l'abandonne ? Un ordre qui n'a pas de réponse à la dernière question n'est pas vivant, mais immortel, et l'immortalité n'est pas, chez les explications, un label de qualité. Ces trois mêmes questions s'adressent à la version officielle comme à ses adversaires.

On voit aussi par là pourquoi la cohérence interne seule ne porte pas. Elle est nécessaire, car une explication contradictoire n'en est pas une. Mais elle ne suffit pas : même l'édifice délirant le plus clos est cohérent en lui-même. Qu'un ordre vive se mesure à ce qui peut lui résister, non à lui-même.

15.4 Ordre partagé

Jusqu'ici, on aurait dit que chacun ordonne pour soi. Mais presque tout ordre avec lequel on travaille est hérité ou partagé. Cela commence avec la langue. Chaque mot est une condensation toute faite ; qui apprend le mot « contrat » reprend un ordre sur lequel des générations ont travaillé sans avoir à le refaire. La pensée propre ne commence pas aux singularités, mais au milieu d'un fonds d'ordres que d'autres ont formés.

Les sciences en ont fait une procédure. Personne ne vérifie tout soi-même ; le travail est divisé, et à la place du vérificateur individuel entre un tissu de

vérifications : des collègues qui refont les calculs, des expériences qui sont répétées, des concepts qui sont entretenus pendant des décennies, affinés et parfois rejetés. Une formule, une théorie, un concept technique bien déterminé sont des condensations éprouvées en commun. À petite échelle, il en va de même : une équipe bien rodée a des concepts qui sont vide pour les extérieurs↑ et qui portent des expériences entières pour les participants.

Cela a un revers. Des condensations fausses aussi peuvent être tenues en commun. Les modes, les écoles et les camps maintiennent en vie des ordres qui ont depuis longtemps échoué sur la matière ; la communauté ne vérifie plus alors, elle confirme. Un ordre partagé↑ a donc besoin des mêmes vérifications que l'ordre propre, et d'une de plus : qui a condensé ici pour moi, et à quoi remarquerais-je qu'il a mal condensé ? Ce qui se perd dans une telle communauté, ce n'est pas d'abord l'exactitude d'un ordre, mais la possibilité de remarquer son erreur.

Pour aller plus loin : *La vérité* (2025), Chap. 12, 17, 18 et 19, *L'organisation* (2026), Chap. 13

CHAPITRE 16: L'ORDRE PROPRE

16.1 La pensée qui s'ordonne elle-même

Expérience 7 : Avec quoi vous le remarquez

Arrêtez-vous un instant et remarquez ce qui se passe pendant que vous lisez ce livre, et avec quoi vous le remarquez.
On tombe sur un dédoublement. On réfléchit à l'ordre et l'on ordonne en même temps ; on vérifie des ordres avec des standards qui sont eux-mêmes un ordre. Et le fait de remarquer ce dédoublement est lui aussi un ordonner.

Objection : Il y a là un cercle, et pas un cercle anodin. Ce livre développe des standards pour des ordres et les applique à lui-même. C'est comme si un mètre ruban se mesurait lui-même. D'où ces standards tiendraient-ils leur droit, s'ils ne se confirment que par eux-mêmes ?

Réponse : Un mètre ruban ne peut pas se vérifier sur lui-même, mais sur un second mètre ruban, sur un objet de longueur connue, sur une autre procédure pour déterminer la même longueur. Les standards de ce livre sont dans la même situation. Ils ne sont pas vérifiés sur eux-mêmes, mais sur ce qui peut leur résister : sur les exemples où ils pourraient échouer, sur les objections qui s'élèvent contre eux, sur l'expérience du lecteur, qui connaît ses propres ordres. Qu'un standard soit appliqué à lui-même ne le rend pas circulaire. Il le serait s'il ne pouvait échouer à son application à lui-même. Le livre peut échouer à ses propres standards, et le chap. 16.5 examine où.

Une deuxième objection : Comment une pensée pourrait-elle reconnaître ses propres limites ? Si une limite se trouve à l'intérieur de sa portée, ce n'est pas une limite ; si elle se trouve à l'extérieur↑, la pensée ne peut pas la voir.

Réponse : Les limites dont il a été question ici n'ont pas été vues de l'extérieur, mais remarquées de l'intérieur, à ce qui ne tombait pas juste : à l'écrit qui manquait sous « mère », à l'ami qui faisait ce qu'aucune description ne laissait attendre. Remarquer une limite ne signifie pas savoir ce qui se trouve au-delà.

Cela signifie savoir que l'ordre ne porte pas plus loin ici. Toute pensée qui a des attentes le peut.

Un cas est à distinguer de cela. Lorsqu'une totalité doit se contenir elle-même comme l'un de ses membres, par exemple un répertoire de tous les répertoires qui ne se répertorient pas eux-mêmes, il en naît des contradictions qui n'ont rien à voir avec l'ordonner au sens de ce livre. Elles relèvent de la logique et des mathématiques, et ce livre ne les résout pas. Il affirme seulement que l'application d'un standard à lui-même n'est pas de cette espèce.

16.2 D'où viennent les ordres propres

Qui examine ses propres ordres rencontre des standards qu'il n'a jamais choisis, et des évidences dont il ne connaît pas l'origine. La pensée propre aussi est un objet qui ne se laisse saisir que comme processus (chap. 11.2).

Expérience 8 : L'origine d'une conviction

Prenez une de vos convictions fermes, sur le travail, sur l'éducation, sur la politique. Demandez-vous comment vous y êtes venu, et notez la première réponse. Puis demandez : était-ce le commencement ?
La première réponse fournit le plus souvent les fondements actuels, non les fondements originaires. Ce sont les arguments que l'on avance quand il faut défendre la conviction, souvent plus récents qu'elle. En creusant davantage, on tombe sur des expériences qui l'ont marquée : un professeur qui écoutait, un supérieur qui n'écoutait pas. Et, en dessous, sur des évidences que l'on a reçues avant de savoir penser : ce qui passait pour normal dans la famille, ce que personne ne mettait en doute à l'époque et au lieu où l'on a grandi.

Ces couches ne sont ni plus vraies ni plus fausses que les fondements actuels. Qu'une conviction provienne d'une expérience précoce ne dit rien de son exactitude ; elle peut néanmoins être juste. Mais qui connaît l'origine peut distinguer deux choses : le fondement pour lequel il croit quelque chose, et le fondement pour lequel ce serait exact. Les deux coïncident souvent, et parfois non.

Trois questions aident ici ; elles découlent de ce que le chap. 11.3 a dit des processus. Quelle position avais-je autrefois, et pour quels fondements qui étaient alors raisonnables ? Qu'est-ce qui m'a fait changer d'avis, des arguments, des

expériences ou des personnes ? Et qu’est-ce qui est resté identique à travers tous les changements ? La dernière question montre comment l’on pense, indépendamment de ce que l’on pense à présent. Et de toutes trois découle une quatrième, qui regarde vers l’avant : lesquelles de mes convictions actuelles vont sans doute encore changer ? Qui a déjà changé d’avis plusieurs fois le fera de nouveau, mais il ne sait pas où.

Qui s’interroge ainsi sur l’origine de ses propres ordres comprend aussi mieux ceux des autres. Leurs convictions sont nées par des chemins tout aussi intelligibles. Cela ne dit pas plus de leur exactitude que pour les siennes, mais cela rend possible la conversation dans laquelle l’exactitude seule peut se vérifier.

16.3 L’orgueil de celui qui ordonne

La dernière exagération que ce livre doit nommer ne concerne pas une manière particulière d’ordonner, mais l’ordonner en général. Qui a appris à distinguer avec précision, à diviser proprement, à exiger des fondements peut en devenir hautain. Il écoute les autres pour trouver leurs fautes : « Tu confonds deux niveaux », « ce n’est qu’une corrélation » (DE: „das ist nur eine Korrelation“), « tu n’as pas donné de fondement ». Il a souvent raison, et la conversation est pourtant finie.

Cela a une raison qui tient à la chose. Qui a consacré beaucoup de peine à une capacité souhaite la voir confirmée, et la méthode propre devient facilement la mesure de la bonne pensée en général. Mais ordonner avec précision est un outil, non le seul. Il y a des domaines où diviser dérange : une conversation entre amis, une musique que l’on écoute, une douleur que l’on partage. Qui y ordonne comprend moins, non plus.

On peut aussi exagérer cela et se demander à chaque pensée si l’on ne divise pas de façon compulsive ou si l’on ne structure pas avec hauteur. L’avertissement est alors devenu une nouvelle contrainte. Les exagérations que ce livre a nommées, dans la division (chap. 8.4), dans la structuration (chap. 9.3), dans la mise en réseau (chap. 10.5) et ici, ne sont pas une liste à épuiser. Ce sont des endroits où une capacité a oublié sa question, et la question qui aide contre elles est chaque fois la même : à quoi bon ordonner ici ?

16.4 Le chemin

La question « À quoi bon ordonner ici ? » (DE: „Wozu ordne ich hier?“) se tenait au début du livre sous une autre forme : qu'est-ce qui importe ? Elle a été résolue dès la lecture, avant d'être posée (chap. 2.1), et le chap. 2.5 en a noué une seconde, restée ouverte : y a-t-il à la fin un standard qui appartienne à la matière elle-même, et en quel sens. Celle-ci ne se laissait pas résoudre d'avance, mais seulement par le chemin que le livre a parcouru entre-temps.

Que chaque pas ait montré ce qui manquait au précédent, les retours à la fin des parties l'ont dit en détail (chap. 5.6, 7.7, 13.5). Ce qui a été fait, du premier chapitre au dernier, est resté le même : placer ceci auprès de cela (chap. 2.2), chaque fois plus avant dans la matière, et aucun pas n'a supprimé le précédent. L'aspect est contenu dans le motif, le principe dans le fondement, les genres et les parties dans l'auto-déploiement. Chaque stade est dépassé dans le suivant, au triple sens que le chap. 12.6 a expliqué.

Un standard en dehors de ce chemin, le livre n'en a nulle part eu besoin. La matière s'est manifestée là où un ordre ne tombait pas juste : à l'armoire à vêtements réorganisée au bout de deux semaines, au visage dans le nuage qui échouait à la minute suivante, à l'orbite de Mercure. Et elle s'est montrée là où un ordre pouvait dire pourquoi ses membres sont ceux-là, comme avec les nombres. Une image de la matière, avec laquelle on aurait comparé l'ordre, n'était pas nécessaire pour cela (chap. 3.1, 14.2). Le standard qui appartient à la matière est le mouvement dans lequel un ordre échoue sur elle et devient ainsi plus précis (chap. 13.2), jusqu'à pouvoir indiquer son propre fondement. Penser systématiquement, comme le chap. 12.2 l'a déterminé, signifie donc aussi ne pas rompre ce mouvement.

16.5 Ce livre mis à l'épreuve

Le livre a promis, au chap. 1.3, de se laisser mesurer à ses propres standards. Voici l'épreuve.

Pourquoi a-t-il précisément ces quatre parties ? La première demandait ce qui va ensemble : aspect, série et cases, motif. La deuxième, pourquoi cela va ensemble : principe et fondement. La troisième, comment un tout est construit : les cinq manières de mettre en ordre. La quatrième, ce que coûte tout ordre. Les trois premières suivent la question de savoir jusqu'où un ordre connaît son propre fondement : pas du tout, comme fondement de cas singuliers↑, comme fondement d'un tout. La quatrième se retourne sur les trois ; c'est pourquoi elle

doit se trouver à la fin. Selon le troisième stade du chap. 13.2, cette structure explique donc aussi son principe, du moins dans ses grands traits. Qu'elle le fasse aussi dans le détail, si par exemple l'aspect demande un chapitre à lui ou relève de celui sur série et cases, si le motif appartient encore à la première partie ou déjà à la deuxième, cela se peut contester, et les retours à la fin des parties donnent des fondements, non des preuves.

Le livre, s'il tient le deuxième stade, garde-t-il ce qui importe ? Il ne peut pas le décider lui-même. Il peut seulement fournir les tests. Est-il assez complet, ou manque-t-il quelque chose que vous connaissez dans votre propre manière d'ordonner ? Est-il assez simple, ou si simple que des exceptions se perdent ? Ses affirmations se laissent-elles vérifier sur l'expérience propre ? Et se laisse-t-il étendre et corriger sans se briser ?

Que devrait-il se produire pour que le livre abandonne ses affirmations ? La question du chap. 15.3 vaut ici aussi. Elle a une réponse. Si les expériences tournaient autrement que décrit chez beaucoup de lecteurs, si donc des gens voyaient sans peine les lettres comme des traits ou ne pouvaient pas réduire une conversation à une phrase, une base serait perdue. Si l'on trouvait une manière d'ordonner qui ne se laisse ramener à aucune des cinq (chap. 13.5), la structure de la troisième partie serait à modifier. S'il s'avérait qu'un ordre fait ses preuves sans garder visible son reste, la condition des chap. 4.3 et 14.3 serait fausse. En ces endroits, le livre peut échouer.

16.6 Ce qui reste ouvert

Là où une réponse ne suffit pas, le livre le dit sur place. Prises ensemble, quatre questions restent expressément ouvertes. Deux d'entre elles demandent si une division qui ne s'est dégagée qu'en chemin est complète. Les cinq manières d'ordonner ont fait leurs preuves jusqu'ici, mais qu'il n'y en ait pas de sixième n'est pas montré (chap. 13.5). Les sortes de renvois du chap. 13.3 sont tirées de la question de savoir si deux passages sont liés par la forme ou par le contenu ; s'ils saisissent tout renvoi, cela doit se montrer à des renvois qui n'entrent dans aucune des quatre. La troisième question concerne une mesure qui n'est développée qu'à moitié. Le chap. 2.3 a indiqué pour l'accès les étapes et le savoir préalable nécessaire, pour la vue d'ensemble le nombre des membres, mais non comment peser l'un contre l'autre quand un ordre améliore l'un et dégrade l'autre. La quatrième concerne une limite qui ne se trace qu'au cas par cas : là où le déploiement de soi porte et là où la ramification ultérieure d'un objet n'est

plus qu'histoire et hasard, on peut le montrer dans le cas particulier↑ (chap. 12.3), mais non l'indiquer en général.

Beaucoup des pensées de ce livre ont été pensées ailleurs auparavant, certaines sous une forme plus forte que celle qu'elles ont ici. L'appendice B dit où, et présente les objections, qui n'apparaissaient ici que dans leur noyau, sous leur propre forme.

Pour aller plus loin : *La vérité* (2025)

APPENDICE A : EXERCICES

Les exercices supposent les chapitres auxquels ils renvoient. Ils n'ont pas de solution que l'on pourrait consulter ; qu'ils aient réussi, cela se montre sur la matière à laquelle on les applique.

A1 : Mettre en ordre une décision

Prenez une décision qui se présente à vous, par exemple celle d'accepter ou non un nouveau poste. L'ordre habituel est une liste de fondements pour et contre. C'est une série (chap. 4), et elle en a le défaut : elle ne dit pas quels fondements vont ensemble et lesquels pèsent davantage.

Posez plutôt les questions du chap. 13.1, et seulement celles qui vous manquent. Quelle sorte de décision est-ce : une décision sur la profession, sur la famille, sur la question de ce qui vous importe, ou sur un risque ? Chacune de ces espèces apporte d'autres standards. De quoi la décision se compose-t-elle : quelles parties a-t-elle, et laquelle fait la difficulté ? Avec quoi est-elle liée, et quelles connexions sont simplement observées, lesquelles sont des effets ? Et comment la situation d'où vient la question est-elle née ?

Observez à quel endroit la décision est devenue plus claire. Le plus souvent, c'est une seule question, et les autres n'ont fait que confirmer ce qu'elle a montré.

A2 : Mettre en ordre une querelle

Deux personnes se disputent sur le télétravail. L'un dit qu'il est beaucoup plus efficace ; l'autre, que la cohésion du service en souffre. L'un appelle cela de la manie de contrôle, l'autre le dit aveugle à ce qui se passe entre les personnes.

Examinez d'abord si les deux se disputent sur la même question (chap. 3.2). Souvent, deux personnes se disputent dont chacune tient une autre question pour la seule : l'un demande le travail de l'individu, l'autre le travail du groupe. Examinez ensuite de quelle espèce sont les connexions que chacun affirme

(chap. 10.2). « Qui travaille chez soi produit davantage » (DE: „Wer zu Hause arbeitet, schafft mehr“) peut être une connexion observée ou un effet, et pour un effet il faut plus de preuves que pour une observation. Et demandez à quelles conditions chacune des deux affirmations est vraie (chap. 7.2) : pour quelle sorte de travail, dans quelle taille de groupe, avec quelles conditions de logement.

À la fin, il y a rarement un vainqueur. Il y a le plus souvent une différence qui laisse valoir les deux, chacune sous ses conditions.

A3 : Constituer un système de classement

Constituez un système de classement, pour des papiers ou des fichiers. Demandez d'abord ce que vous chercherez le plus souvent par la suite, et placez cet aspect en haut (chap. 4.2). Prévoyez une case pour ce qui ne convient pas, et regardez au bout de quelques mois ce qui s'y est accumulé : si quelque chose d'homogène s'y entasse, une case manque. Et décidez, pour les pièces qui appartiennent à plusieurs endroits, si vous créez un renvoi, une copie ou un repère (chap. 4.3, 10.3). Chacune de ces solutions coûte quelque chose, et la question est de savoir quels coûts vous voulez supporter.

Examinez le système de classement au bout d'un an d'après les deux mesures du chap. 2.3. De combien de gestes avez-vous besoin pour retrouver une pièce déterminée, et que devez-vous savoir pour cela ? Et pouvez-vous dire ce que le système de classement contient, sans le parcourir ?

A4 : Condenser et récupérer

Résumez en une seule phrase un texte que vous connaissez bien, un article, un chapitre, un long courriel. Donnez la phrase à quelqu'un qui ne connaît pas le texte, et faites-vous dire ce qu'il attend désormais. Ce qu'il attend et ce qui est dans le texte diffèrent à certains endroits, et à ces endroits la condensation a abandonné quelque chose (chap. 2.4). Examinez si c'était quelque chose qui importait.

Un deuxième test : prenez un principe que vous avez appris sur un cas, et appliquez-le à un cas que vous n'avez jamais vu (chap. 6.2). S'il tient, vous avez appris un principe. S'il ne tient pas, vous avez appris un motif, et vous savez maintenant où il cesse.

A5 : Structurer un exposé

Écrivez ce que vous voulez dire avant de faire un plan (chap. 9.3). Demandez ensuite en quelles parties l'écrit se décompose de lui-même, et s'il se laisse indiquer pourquoi en celles-là (chap. 9.1). Ce n'est qu'après que vous demanderez ce dont les auditeurs ont besoin pour suivre, et si cela exige un autre ordre. Si oui, ce n'est pas une faute du premier plan, mais un second aspect, et vous avez à choisir entre les deux ou à poser un renvoi : « nous y reviendrons ».

A6 : Vérifier un chapitre

Prenez un chapitre que vous avez écrit ou qu'un programme a écrit pour vous. Lisez les trois premiers mots de chaque paragraphe les uns sous les autres : s'ils commencent tous de la même façon, la construction est schématique (chap. 9.4). Comptez les listes, et demandez pour chacune si ses points se laissent résoudre en phrases qui disent comment l'un découle de l'autre ; là où cela réussit, la liste était un substitut de la pensée. Supprimez chaque phrase qui annonce ce que le chapitre va faire, et regardez si quelque chose manque. Et écrivez à la fin du chapitre une phrase qui dise pourquoi le suivant suit. Si elle est difficile, la difficulté n'est pas dans la phrase, mais dans la structure.

APPENDICE B : QUI A VU CELA AUSSI AINSI, ET LES OBJECTIONS LES PLUS FORTES

Le livre ne se réclame de personne (chap. 1.2). Cela ne signifie pas qu'il aurait pensé le premier ses pensées. Cet appendice indique où l'on peut poursuivre la lecture, et présente les objections, qui n'apparaissaient dans le livre que dans leur noyau, sous leur propre forme. Là où la marche du livre ressemble à une marche transmise, ce n'est une preuve ni pour l'une ni pour l'autre. Cela plaide pour que les deux aient travaillé sur la même matière.

B1 : Sur les chapitres particuliers

Vue d'ensemble↑, accès, condensation (chap. 2, 14). Que de bonnes explications se mesurent à la force avec laquelle elles condensent leurs données sans les perdre a été élaboré dans la théorie de l'information : dans la théorie de la complexité algorithmique, liée aux noms d'Andreï Kolmogorov et de Ray Solomonoff, et dans le principe de la longueur de description minimale de Jorma Rissanen.

Motifs↑ qui restent ouverts (chap. 5.3). Ludwig Wittgenstein a montré dans les *Recherches philosophiques* (§§ 185 sq.), à propos d'un élève qui prolonge la série « +2 » autrement à partir de 1000, qu'aucun nombre fini de cas ne fixe une règle. Nelson Goodman a posé le même problème comme la « nouvelle énigme de l'induction » (DE: „neue Rätsel der Induktion"). Jacques Derrida a développé dans *Signature événement contexte* (1972) l'idée qu'un signe n'en est un que comme itérable, et qu'en chaque répétition il est un peu autre.

Principes↑ qui expliquent tout (chap. 6.3, 15.3). Qu'une théorie vaut autant qu'elle exclut est le noyau de l'exigence de falsifiabilité de Karl Popper dans *The Logic of Scientific Discovery*. La moquerie de l'explication qui ne fait que doubler

l'expliqué, Molière l'a portée sur la scène dans *Le Malade imaginaire* : l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive.

Orbites planétaires (chap. 5.1, 6.2, 6.3). Kepler a publié la loi de l'orbite elliptique en 1609 dans l'*Astronomia nova*, sur la base des observations de Mars par Tycho Brahe ; Isaac Newton l'a déduite en 1687, dans les *Principia*, de la gravitation. Neptune a été trouvée par Johann Gottfried Galle en 1846 à l'endroit que Urbain Le Verrier avait calculé à partir des perturbations de l'orbite d'Uranus. L'écart de l'orbite de Mercure n'a été expliqué que par la théorie de la relativité générale d'Albert Einstein en 1915.

La rétroaction retardée (chap. 6.1). La théorie générale des boucles de régulation a été fondée par Norbert Wiener sous le nom de cybernétique. L'alternance de surabondance et de pénurie sur le marché du porc a été décrite par Arthur Hanau dans les années 1920 ; elle s'appelle depuis le cycle du porc.

Vide, arbitraire↑, suffisant (chap. 7.1). La même gradation se trouve dans la *Science of Logic* de Hegel sous les noms de fondement formel, réel et complet ; qu'une matière n'apparaît que lorsque toutes ses conditions sont réunies y suit dans la doctrine de la condition. Hegel ne nomme suffisant que le concept, ce qui détermine une matière à partir d'elle-même (*Encyclopaedia* § 121, Addition) ; le chap. 7.6 va aussi dans cette direction. La gradation est suivie sur le texte de Hegel dans *La logique de Hegel – Logique de la pensée* (2026), Chap. 21.6 et 24.3. Qu'une cause est le plus souvent une condition parmi d'autres, lesquelles suffisent ensemble, a été précisé par John L. Mackie. Que les explications pensent toujours un cas de comparaison, pourquoi ceci et non cela, a été élaboré sous le nom d'explication contrastive, entre autres par Bas van Fraassen et Peter Lipton.

La doctrine de la division (partie III, chap. 8.2). La division selon le genre et la différence spécifique remonte à Aristote. Le néoplatonicien Porphyre l'a exposée au IIIe siècle dans son introduction aux *Catégories* ; l'arbre dit de Porphyre, la dichotomie poursuivie, porte son nom. Carl von Linné a rangé la baleine parmi les mammifères en 1758 dans la dixième édition de son *Systema Naturae*. Une division célèbre qui viole toutes les règles, Jorge Luis Borges l'a attribuée à une encyclopédie chinoise inventée : les animaux s'y divisent entre autres en ceux qui appartiennent à l'empereur, les embaumés, les apprivoisés et ceux qui, de loin, ressemblent à des mouches. Michel Foucault a ouvert *Les Mots et les Choses* (The Order of Things) par le rire provoqué par ce passage.

Pluton (chap. 12.4). La nouvelle détermination de la planète a été décidée par l'Union astronomique internationale en août 2006 ; l'occasion en fut la découverte de la planète naine Éris, plus lourde que Pluton.

Cas limites et non-savoir (chap. 8.4, 12.4). Que la compréhension d'un concept commence là où l'on remarque qu'on ne peut le déterminer est la démarche des premiers dialogues de Platon. Dans le *Lachès*, Socrate demande ce qu'est le courage, et chaque détermination de ses interlocuteurs échoue sur un cas limite, entre autres sur la question de savoir si l'intrépidité sans discernement est déjà du courage ou de la témérité. Dans l'*Apologie*, Socrate dit qu'il est en avance sur l'autre en ce qu'il ne croit pas savoir ce qu'il ne sait pas.

Le tableau périodique (chap. 13.2). Mendeleev a publié son tableau en 1869 ; le gallium a été découvert en 1875, le scandium en 1879, le germanium en 1886.

Le tas (chap. 8.3). Le paralogisme du tas est attribué au mégarique Eubulide de Milet.

Arbre et réseau (chap. 10.3). La classification à facettes a été développée dans les années 1930 par le bibliothécaire indien S. R. Ranganathan. Le conseil de préférer, en programmation, la composition à l'héritage a été érigé en règle par Erich Gamma, Richard Helm, Ralph Johnson et John Vlissides en 1994 dans leur livre sur les patrons de conception.

Genres qui sont des stades (chap. 11.5). La succession de l'écriture par images à l'écriture alphabétique, en passant par l'écriture par mots et par syllabes, a été présentée par Ignace J. Gelb en 1952 comme une loi de développement de l'écriture. La recherche l'a depuis critiquée comme trop linéaire ; comme exemple de la façon dont genres et stades peuvent coïncider, elle vaut aussi sous une forme grossie.

Les nombres (chap. 12.1). Que les domaines de nombres soient étendus pour que certains calculs tombent juste, et que les anciennes règles de calcul doivent alors être conservées, a été formulé par George Peacock en 1834 ; il a été imposé comme principe de permanence par Hermann Hankel en 1867.

Universel, particulier↑, singulier (chap. 12.2). Les trois côtés du concept ont été développés par Hegel dans la doctrine du concept de sa *Science of Logic* (sous forme plus brève : *Encyclopaedia* §§ 163–165 ; exposés pas à pas dans *La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 26). La marche de ce livre, des ordres posés de l'extérieur↑ sur la matière, en passant par ceux qui demandent des fondements, jusqu'à ceux qui comprennent leurs membres à partir d'un universel, ressemble dans ses grands traits à la marche de sa logique de l'être, de l'essence et du concept. Cela n'a pas été cherché ; cela s'est trouvé ainsi.

Ordre↑ mécanique (chap. 15.1, 15.2). Que les règles dans les administrations passent de moyens à fins a été décrit par Robert K. Merton en 1940 comme déplacement des buts ; l'image de la « cage d'acier » de la bureaucratie vient de Max Weber. Qu'une grandeur de mesure érigée en objectif cesse d'être une

bonne grandeur de mesure s'appelle, d'après l'économiste Charles Goodhart, la loi de Goodhart.

Illusion cohérente↑ (chap. 15.3). La thèse des visiteurs venus de l'espace a été diffusée par Erich von Däniken en 1968 dans *Chariots of the Gods?*. Karl Popper a parlé d'une « théorie conspirationniste de la société » dans *La société ouverte et ses ennemis* (1945, t. 2, chap. 15). Il ne contestait pas qu'il y ait des conspirations, mais qu'elles expliquent la société, et remarquait qu'elles atteignent rarement ce qu'elles projettent ; ce qui arrive, ce sont le plus souvent les conséquences non voulues d'actions voulues. La forme close, où chaque trace manquante devient une preuve, a été décrite par Richard Hofstadter en 1964 dans l'essai « The Paranoid Style in American Politics ». Que des gens du même métier se réunissent rarement sans que la conversation s'achève en conspiration contre le public se trouve chez Adam Smith dans la *Richesse des nations* (1776, livre I, chap. 11). Des programmes cachés auparavant tenus pour des chimères ont été mis au jour par la commission d'enquête du Sénat américain sous Frank Church en 1975 et 1976 ; les documents que Edward Snowden a fait publier en 2013 ont établi une surveillance de masse que presque personne n'aurait crue possible. Que le poids des preuves doive se régler sur l'invraisemblance de ce qui est affirmé se trouve chez David Hume dans la section sur les miracles de son *Enquête sur l'entendement humain* (1748) ; Carl Sagan l'a mis en formule : des affirmations extraordinaires exigent des preuves extraordinaires.

Ordre partagé (chap. 15.4). Que la connaissance naît dans des communautés qui partagent un style de pensée, Ludwik Fleck l'a montré en 1935 à propos de la recherche sur la syphilis ; Thomas S. Kuhn a prolongé l'idée comme doctrine des paradigmes.

Fondement de la croyance et fondement de la validité (chap. 16.2). Que la genèse d'une conviction est à distinguer de sa justification, Hans Reichenbach l'a saisi comme différence entre contexte de découverte et contexte de justification. Qui conclut de l'origine d'une conviction à sa fausseté commet ce que la logique appelle le paralogisme générique.

Le mètre ruban qui se vérifie (chap. 16.1). Otto Neurath a comparé la situation de la connaissance à celle de marins qui doivent reconstruire leur navire en pleine mer, sans jamais pouvoir le démonter en cale sèche. Les contradictions qui naissent lorsqu'une totalité doit se contenir elle-même, Bertrand Russell les a découvertes à propos de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

B2 : Cinq objections sous leur propre forme

Cinq objections n'ont été reprises dans le livre que dans la mesure où elles concernent le chapitre en question. Elles figurent ici sous la forme que leurs auteurs leur ont donnée.

Gilles Deleuze et Félix Guattari : l'arbre et le rhizome (chap. 4.3, 6.3). Dans *Rhizome* et dans *Mille plateaux*, Deleuze et Guattari opposent à l'arbre, qui se ramifie à partir d'une racine en branches toujours plus fines, le rhizome, un entrelacs sans centre, où chaque point peut être relié à chaque autre et qui peut se rompre en tout endroit et repartir. L'arbre est pour eux l'image d'un ordre qui ramène tout à une origine ; le rhizome, l'image d'une multiplicité qui ne se laisse pas ramener à une unité. Dans *Différence et répétition* (1968), Deleuze avait déjà exigé de ne pas penser la différence comme écart par rapport à un identique, mais l'identique comme solidification provisoire de différences. Cela atteint à sa racine la division selon le genre et la différence spécifique (chap. 8.2).

Le livre souscrit au constat que tout ordre choisit et que le choisi peut apparaître comme nature. Sa réponse est que le choix se montre à l'échec et qu'un ordre doit garder visible son reste (chap. 4.3, 14.3). Deleuze et Guattari ont eux-mêmes souligné que l'arbre et le rhizome se pénètrent, qu'il y a des arbres dans le rhizome et des rhizomes dans l'arbre. Cela se rapproche de la réponse du chap. 10.3, selon laquelle on a besoin des deux. Reste↑ ouvert si l'auto-déploiement du chap. 12, qui comprend un tout à partir d'un universel↑, n'est pas précisément la forme de l'arbre qu'ils critiquent le plus vivement. Le livre répond avec le chap. 12.3 : il porte là où il porte, et pas plus loin.

Jacques Derrida : la signification qui ne vient pas au repos (chap. 5.3). Pour Derrida, un signe n'est ce qu'il est que parce qu'il peut être répété, et chaque répétition le porte dans un nouveau contexte qui déplace sa signification. Une signification qui serait entièrement auprès d'elle-même n'existe donc pas ; chaque concept renvoie à d'autres et n'a son sens que dans la différence avec eux.

Le livre souscrit à ceci que les motifs restent ouverts et se déplacent dans l'usage. Sa réponse est que le déplacement peut se remarquer, au cas nouveau qui provoque la querelle, et que c'est là que se vérifie si le motif tient encore. Derrida n'a jamais contesté qu'on puisse comprendre et distinguer ; il a contesté que cette compréhension soit jamais achevée. Il est ainsi plus près du chap. 5.3 qu'il ne semble d'abord. Reste ouvert si les cas limites sur lesquels le livre éprouve ses concepts (chap. 12.4) ne sont pas eux-mêmes déjà choisis par un concept qu'ils doivent éprouver.

Theodor W. Adorno : le concept et le non-identique (chap. 7.4, 14.3). Avec Max Horkheimer, Adorno a montré dans la *Dialectique de la raison* (Dialectic of

Enlightenment) comment la raison, qui devait libérer l'homme de la nature, peut devenir un instrument de domination sur la nature et sur les hommes. Dans la *Dialectique négative*, il a aiguisé l'objection : tout concept subsume le singulier sous un universel et retranche ce qui en lui n'est pas universel, le non-identique. La pensée devrait essayer, avec le concept, de dépasser le concept.

Le livre souscrit à ceci que toute condensation laisse un reste et que le reste peut être l'essentiel (chap. 14.3). Sa réponse est que le reste ne se montre qu'à une attente qu'il déçoit, et que qui cesse d'ordonner n'a pas davantage du singulier, mais moins. Adorno aurait ici contredit : si le reste ne se montre qu'à une attente déçue, il apparaît encore à la mesure du concept qu'il doit dépasser. Renoncer aux concepts, il ne le voulait pourtant pas. Il exigeait de les retourner contre eux-mêmes et de ne pas subsumer une matière sous un concept, mais de disposer plusieurs concepts autour d'elle, en une constellation qui montre ce qu'aucun d'eux ne touche seul. C'est elle-même une manière d'ordonner, et elle n'est pas loin des facettes du chap. 10.3. Reste ouvert si la condition « garder le reste visible » (DE: „den Rest sichtbar halten“) est plus qu'une résolution : qu'un ordre la remplisse, cela se vérifie dans le cas particulier, mais ne s'assure pas en général.

Michel Foucault : ordre du savoir, ordre du pouvoir (chap. 10.4, 12.5). Dans ses enquêtes sur la folie, la clinique et la prison, Foucault a montré comment des divisions du savoir classent, traitent et produisent des êtres humains : le malade, le délinquant, le normal n'ont pas été simplement trouvés, mais sont nés à la fois dans des pratiques du savoir et du pouvoir. Dans *Les Mots et les Choses* (The Order of Things, 1966), il a montré que chaque époque articule son savoir dans un cadre qui fixe ce qui peut seulement être ordonné, et que ces cadres se succèdent par ruptures, non comme progrès. Cela touche la question du chap. 13, de savoir quel ordre est meilleur, et la question du chap. 16.2, de savoir d'où viennent les ordres propres. Ian Hacking s'y est rattaché et a décrit comment les catégories retentissent sur les êtres humains qu'elles saisissent, et comment ce retentissement modifie à son tour les catégories.

Le livre souscrit à ceci que des concepts sur les êtres humains modifient leur objet (chap. 12.5) et que la lecture d'un rapport peut se confirmer elle-même (chap. 10.4). Sa réponse est que les êtres humains qu'un concept saisit peuvent le contredire, et que la critique d'un ordre travaille elle-même avec des distinctions plus précises. Foucault a désigné ses livres comme des boîtes à outils, non comme des édifices doctrinaux, et leur force réside précisément dans de telles distinctions. Reste ouvert si la contradiction des personnes concernées est toujours entendue, et la réponse est : pas d'elle-même. Le chap. 15.4 a montré qu'une communauté peut cesser de vérifier. Qui veille à ce qu'elle ne le fasse pas agit, et c'est de cela que traite un autre livre.

Richard Rorty : pas de vocabulaire de la matière elle-même (chap. 8.2, 13.1). Dans *Philosophy and the Mirror of Nature* (1979), Rorty a contesté que connaître consiste à reproduire correctement la réalité ; dans *Contingence, ironie et solidarité* (1989), il en conclut qu'il n'existe aucun vocabulaire qui décrive les choses telles qu'elles sont en soi. Qu'une division atteigne juste n'est alors pas une question posée à la matière, mais une question de savoir à quoi on en a besoin. Le critère de tracer les limites là où l'objet lui-même fait des différences serait un reste de la représentation du miroir.

Le livre souscrit à ceci que tout ordre sert une question (chap. 13.1). Sa réponse est que la matière se manifeste dans la réussite et dans l'échec. Que le gallium, le scandium et le germanium aient été trouvés là où le tableau laissait des lacunes (chap. 13.2), le tableau ne pouvait pas le provoquer lui-même ; les éléments auraient pu manquer. Que cela ne se constate que dans un vocabulaire déjà choisi, le livre ne le conteste pas. Il n'a pas besoin pour cela d'un point de vue extérieur↑ à tous les vocabulaires : ce qui ne tombe pas juste se manifeste dans le vocabulaire que l'on a (*La vérité* (2025), Chap. 11).

La question en retour adressée aux cinq. Contre les cinq objections, on avance souvent qu'elles se réfutent elles-mêmes ; sous sa forme la plus connue, Jürgen Habermas a élevé le reproche dans *Le Discours philosophique de la modernité* (1985), s'appuyant sur la figure de la contradiction performative de Karl-Otto Apel : qui écrit avec des concepts précis contre les concepts, avec une théorie contre la théorie, avec une présentation ordonnée contre l'ordre, fait ce qu'il critique. Cela touche moins qu'il ne paraît. Les cinq ont connu l'objection et y ont répondu : Derrida par la figure d'user des concepts tout en indiquant leur limite, Adorno par la pensée contre elle-même, Deleuze et Guattari par la pénétration de l'arbre et du rhizome, Foucault par le renoncement à un édifice, Rorty en faisant remarquer qu'il n'affirme pas une meilleure image, mais propose un vocabulaire plus utilisable. Ce qui est juste dans la question en retour est plus modeste : aucun des cinq ne renonce à ordonner. Ils ordonnent autrement et vérifient plus précisément. C'est aussi l'intention de ce livre.

B3 : Pour aller plus loin dans les autres livres

Là où un chapitre est prolongé dans d'autres livres de la série, il figure ici. À la fin de ses chapitres, le texte principal renvoie à *La vérité* (2025) et, là où un chapitre y est directement prolongé, à *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026) et à *L'organisation* (2026).

- **Chap. 1** (le livre voisin sur la logique) : *La logique de Hegel – Logique de la pensée* (2026), Chap. 2 (le mouvement de pensée à son commencement)
- **Chap. 1** (le livre voisin sur l'éthique) : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà*
- **Chap. 2.4** (Condenser et préjugé↑, prolongé à propos de l'image de l'autre) : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà*, Chap. 3
- **Chap. 6** (Principe↑) : *La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 7
- **Chap. 7** (Fondement) : *La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 6 et 8
- **Chap. 7.4** (À qui sert un fondement, prolongé à propos des fondements que l'on doit à un autre) : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà*, Chap. 4 et 11
- **Chap. 11** (Processus↑) : *La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 5
- **Chap. 11.1** (Comment une querelle a commencé, prolongé à propos de la série de la vengeance) : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà*, Chap. 6
- **Chap. 12** (Auto-déploiement↑) : *La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 9
- **Chap. 15** (L'ordre mort, prolongé à propos des règles et des institutions) : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà*, Chap. 13 et 14
- **Chap. 15.4** (Ordre↑ partagé, prolongé à propos de l'économie) : *Kapitalismus — Eine Einführung* (en préparation), Chap. 25
- **Chap. 16** (Ce qui reste ouvert) : *La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 13

GLOSSAIRE

Indications d'utilisation

Ce glossaire n'est pas fait pour être lu à l'avance. Les concepts sont développés dans le livre à partir de ce que l'on trouve en ordonnant, et celui qui les cherche d'abord ici obtient une détermination sans le chemin qui y conduit.

Il est destiné à trois cas : lorsqu'un mot apparaît dans un sens qui s'écarte du sens courant ; lorsque quelqu'un ne lit pas dans l'ordre et a donc manqué une introduction ; et lorsque quelqu'un veut vérifier qu'une expression est employée de manière constante dans le livre.

Ordre : Les entrées sont rangées alphabétiquement ; les voyelles infléchies comptent comme leurs lettres de base.

Typ (type) indique l'origine du terme : *Unsere Methodik* (notre méthodique) pour les distinctions que ce livre et ses livres voisins établissent en propre ; *Allgemein-philosophisch* (philosophique général) pour les expressions introduites par la tradition et employées ici dans un sens déterminé.

Entwickelt in (développé dans) renvoie à l'endroit où un concept est développé, non à chaque mention.

Nicht gemeint (non visé) figure là où il faut écarter une lecture qui s'offre naturellement.

Siehe auch (voir aussi) nomme les entrées apparentées de ce glossaire et, lorsqu'un concept est repris dans l'un des livres voisins, l'entrée qui s'y trouve.

universel, particulier, singulier (Allgemeines, Besonderes, Einzelnes)

Typ : philosophique général

Explication : Les trois côtés qu'une compréhension doit comporter pour être complète. L'universel est ce qui est le même dans tous les cas ; le particulier, ce qui en résulte sous certaines conditions, vers l'extérieur comme sortes, vers l'intérieur comme parties ; le singulier, le cas effectif dans lequel les deux se rejoignent.

Non visé : Trois degrés d'une hiérarchie, ou un trois que l'on devrait imposer à toute chose. Jusqu'où la structure porte, cela se montre dans la chose.

Développé dans : chap. 12.2, 12.3

Voir aussi : auto-déploiement, concept, mode d'ordonnancement ; *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Universel (d'une communauté)

dépassement (Aufhebung)

Typ : philosophique général

Explication : L'intégration d'une détermination dans une détermination plus englobante, en un triple sens : elle ne vaut plus pour elle seule, elle reste conservée, et elle se tient plus haut, parce qu'il apparaît maintenant pourquoi elle est ainsi. Ainsi les sortes, les parties, les connexions et les processus sont dépassés dans l'auto-déploiement, là où ils y ont leur fondement, et chaque degré du livre l'est dans le suivant.

Non visé : Abolir. Ce qui est dépassé n'a pas disparu.

Développé dans : chap. 12.6, 16.4

Voir aussi : auto-déploiement ; *La vérité* (2025), Glossaire: Dépassement, *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Dépassement

Accès (Zugriff)

Type : Notre méthode

Explication : Trouver, à partir d'un endroit, un autre endroit. Mesuré aux pas et au savoir préalable nécessaire. Une recherche donne l'accès, mais non la vue d'ensemble : elle ne montre pas ce qu'il y a d'autre.

Développé dans : chap. 2.3

Voir aussi : Vue d'ensemble, Renvoi

Aspect (Hinsicht)

Type : Philosophique général

Explication : Ce sur quoi l'on porte le regard lorsqu'on place ceci auprès de cela. Chaque ordre en a un, même s'il n'est pas nommé ; un autre aspect fait, des mêmes choses, un autre ordre.

Non visé : Quelque chose de simplement subjectif. L'aspect, on le choisit ; ce qui se montre en lui, on ne le choisit pas.

Développé dans : chap. 3.1, 3.3

Voir aussi : Série et cases, Motif

Auto-déploiement (Selbstentfaltung)

Type : Notre méthode

Explication : La dernière des cinq manières de mettre en ordre : un ordre dans lequel le particulier résulte d'un universel sous des conditions et devient effectif dans le singulier. Il dit pourquoi ses membres sont ceux-là, et remplit ainsi le standard du livre, par degrés.

Non visé : Une manière qui se tiendrait simplement à côté des quatre autres. Il les accueille en lui et leur donne leur fondement, là où elles en ont un ; c'est pourquoi il se trouve à la fin.

Développé dans : chap. 12.1, 12.2, 12.6

Voir aussi : Universel, particulier, singulier ; Concept ; Dépassement ; Standard ; Manière de mettre en ordre

Classification (Klassifikation)

Type : Philosophique général

Explication : La première des cinq manières de mettre en ordre : ordre selon la question « Quels genres y a-t-il ? » (DE: „Was für Arten gibt es?“). Les membres se tiennent côte à côte et s'excluent mutuellement. Elle est la plus proche du tri ; sans l'indication de quelle sorte de matière est en cause, on ne peut indiquer ni sa construction ni sa connexion.

Développé dans : chap. 8.1

Voir aussi : Division correcte et bonne, Manière de mettre en ordre

Composition (Komposition)

Type : Philosophique général

Explication : La deuxième des cinq manières de mettre en ordre : ordre selon la question « De quoi est-ce fait ? ». Les parties ne sont ce qu'elles sont que dans le tout, et chacune a une tâche qui découle du tout. Aussi : parties, structure.

Non visé : Décomposition selon la matière. Une bicyclette en acier, caoutchouc et plastique est décomposée, mais non structurée.

Développé dans : chap. 9.1, 9.2, 9.4

Voir aussi : Classification, Manière de mettre en ordre

Concept (Begriff)

Type : Philosophique général

Explication : L'universel d'une matière, en tant qu'il produit ses particularisations à partir de lui-même et devient effectif dans le singulier. A le concept du nombre celui qui voit pourquoi il y a précisément ces espèces de nombres.

Non visé : Un simple mot avec sa signification ou une définition que l'on apprend par cœur. Le livre emploie aussi le mot en ce sens plus faible, par exemple au chap. 12.5 ; le sens plus fort est celui vers lequel il tend.

Développé dans : chap. 12.2

Voir aussi : Auto-déploiement ; Universel, particulier, singulier ; Système, systématique

Condensation (Verdichtung)

Type : Notre méthode

Explication : Beaucoup est représenté par peu. La technique appelle cela compression. Une condensation est bonne lorsqu'on peut en récupérer ce qui importe ; ce qui décide de sa valeur, c'est ce qu'elle abandonne.

Non visé : Une perte que l'on pourrait éviter. Il ne s'agit pas de choisir entre perte et absence de perte, mais entre des pertes.

Développé dans : chap. 2.4, 14.1, 14.2

Voir aussi : Préjugé, Reste, Vue d'ensemble

Connexion factuelle, fonctionnelle, conceptuelle (faktischer, funktionaler, begrifflicher Zusammenhang)

Type : Notre méthode

Explication : Trois façons dont deux choses peuvent être liées. Factuelle : observée, sans que l'on sache comment elle se produit. Fonctionnelle : un effet, qui dit ce qui change si l'on intervient. Conceptuelle : une connexion qui réside dans ce que sont les choses, comme pour l'acheteur et le vendeur.

À quoi on la reconnaît : La plupart des fausses conclusions de la pensée relationnelle sont des confusions entre ces trois, le plus souvent une connexion factuelle lue comme fonctionnelle. La question « À qui cela profite-t-il ? » établit une connexion factuelle et non un plan.

Développé dans : chap. 10.2, 10.4, 15.3

Voir aussi : Relation

Division correcte et bonne (korrekte und gute Einteilung)

Type : Notre méthode

Explication : Une division est correcte lorsque ses membres s'excluent mutuellement et couvrent ensemble le tout. Elle est bonne lorsque les limites passent là où l'objet lui-même fait des différences.

À quoi on la reconnaît : Qui range ses livres par couleur a divisé correctement et n'a rien saisi du livre. Une division peut échouer sans contenir d'erreur logique.

Développé dans : chap. 8.2

Voir aussi : Classification, extérieur

Essentialité (Wesentlichkeit)

Type : Philosophique général

Explication : Ce qui fait d'une matière ce qu'elle est, quel que soit celui qui demande et à quelle fin. Plus précisément : la part de ses fondements qui appartient à elle-même et non à ses circonstances. Un premier test : le reste change-t-il si cela change ?

Non visé : L'importance pour une question. Beaucoup de querelles sur ce qui est essentiel sont des querelles entre deux questions.

Développé dans : chap. 3.2, 7.5, 8.1

Voir aussi : Importance, Urgence, Fondement : vide, arbitraire, suffisant

extérieur (äußerlich)

Type : Notre méthode

Explication : Un trait qui n'est qu'à l'extérieur de la matière, comme la couleur et le format pour le livre. En général, on dit d'un ordre qu'il est extérieur lorsqu'il

ne découle pas de la matière et ne peut donc pas dire pourquoi ses membres sont ceux-là.

Non visé : Inutilisable. L'alphabet est extérieur et parfaitement juste pour un dictionnaire ; il ne devient un défaut que lorsqu'un tel ordre est tenu pour un ordre de la matière.

Développé dans : chap. 2.5, 4.1, 12.3

Voir aussi : Série et cases, Standard

Fondement : vide, arbitraire, suffisant (Grund: leer, beliebig, zureichend)

Type : Philosophique général

Explication : Trois stades du fonder. Le fondement vide répète la matière sous un autre nom (« elle n'était simplement pas viable » (DE: „sie war eben nicht lebensfähig“)). L'arbitraire isole une condition parmi beaucoup. Le suffisant prend toutes les conditions ensemble, y compris la constitution de la matière elle-même.

Développé dans : chap. 7.1

Voir aussi : Principe, Syllogisme, Essentialité

Généralisation (Verallgemeinerung)

Type : Notre méthode

Explication : Un motif de grande extension, qui dit ce qui a coïncidé dans les cas connus, mais non pourquoi, et donc non plus quand il ne vaut pas. « C'est en forgeant qu'on devient forgeron » (DE: „Übung macht den Meister“) en est une.

Développé dans : chap. 6.2

Voir aussi : Principe, Motif

Illusion cohérente (kohärente Täuschung)

Type : Notre méthode

Explication : Un ordre qui est cohérent en lui-même et montre presque tous les signes du vivant, mais trie son matériel d'après une interprétation arrêtée d'avance, a besoin pour chaque fait nouveau d'une nouvelle hypothèse auxiliaire et ne peut échouer sur rien.

Non visé : Une affirmation sur une action cachée en tant que telle. L'erreur tient à la forme de l'explication, non à son objet ; des ententes existent, et une affirmation à leur sujet se laisse vérifier comme toute autre.

À quoi on la reconnaît : À trois questions. L'explication pénètre-t-elle son matériel, ou le trie-t-elle ? Explique-t-elle des classes entières de cas à partir d'un seul fondement ? Que devrait-il se produire pour qu'on l'abandonne ? Les mêmes questions valent pour la version officielle comme pour ses adversaires.

Développé dans : chap. 15.3

Voir aussi : Ordre proliférant, Ordre mécanique et ordre vivant, Connexion factuelle, fonctionnelle, conceptuelle

Importance (Wichtigkeit)

Type : Notre méthode

Explication : Ce qui compte au regard d'une question. Qui pose la même question trouve la même chose importante. Le niveau intermédiaire des trois niveaux de ce que « important » peut vouloir dire, et celui qu'on confond le plus facilement avec les deux autres.

Développé dans : chap. 3.2

Voir aussi : Urgence, Essentialité

Manière de mettre en ordre (Ordnungsweise)

Type : Notre méthode

Explication : Une question que l'on peut poser à un tout, et la structure qu'elle donne. Le livre en trouve cinq : genres, parties, connexions, processus et enfin l'auto-déploiement, qui demande pourquoi les réponses aux quatre autres tombent ainsi. Laquelle est demandée se montre à ce qui manque.

Non visé : Une liste complète. Qu'il n'y en ait pas de sixième n'est pas démontré.

Développé dans : Introduction à la partie III, chap. 8 à 13

Voir aussi : Classification, Composition, Relation, Processus, Auto-déploiement

Motif (Muster)

Type : Notre méthode

Explication : Une répétition qui se trouve dans la matière sous un aspect choisi, au lieu d'y être introduite. Un motif est une anticipation qui doit faire ses preuves sur le cas suivant, et il reste ouvert : aucun nombre fini de cas ne le fixe.

Non visé : Quelque chose que seul le connaître produirait. Qu'un motif puisse être faux montre qu'il n'est pas fait par le connaître. Pas davantage quelque chose qui serait simplement présent sans l'aspect de celui qui connaît.

Développé dans : chap. 4.4, 5.1, 5.2, 5.3

Voir aussi : Principe, Généralisation, Aspect

Ordre (Ordnung)

Type : Philosophique général

Explication : Un arrangement dont on peut tirer quelque chose : où est quelque chose, ce qui manque, ce qui va ensemble. Sa plus petite forme est de placer ceci auprès de cela et de le séparer ainsi d'autre chose.

Non visé : N'importe quel arrangement. Dans le tas de feuilles que le vent a poussé dans un coin, ceci aussi est auprès de cela, mais on n'en peut rien tirer.

Développé dans : chap. 2.2

Voir aussi : Vue d'ensemble, Accès, Condensation

Ordre mécanique et ordre vivant (mechanische und lebendige Ordnung)

Type : Notre méthode

Explication : On appelle mécanique un ordre dont les parties se déroulent sans relation entre elles et sans question du à quoi bon. On appelle vivant celui dont les parties se déterminent mutuellement et ne sont ce qu'elles sont que dans le tout, et qui se maintient en se modifiant là où il échoue. Pour les ordres que portent des êtres humains, cela se montre à ce que l'on peut dire à quoi sert une règle.

Non visé : Une question de nombre ou de rigueur des règles. Dans l'entretien des avions ou la procédure judiciaire, des prescriptions strictes sont l'ordre vivant ; un ordre devient mort parce que plus personne ne sait à quoi il s'applique.

Développé dans : chap. 15.1, 15.2

Voir aussi : Illusion cohérente, Reste

ordre partagé (geteilte Ordnung)

Typ : Notre méthodique

Explication : Une condensation héritée ou éprouvée en commun, de la langue, où chaque mot est un ordre tout fait, jusqu'aux concepts d'une science. On ne commence pas par les détails, mais au milieu d'un fonds d'ordres que d'autres ont formés.

Le revers : Des condensations fausses peuvent elles aussi être tenues en commun. Ce que l'on perd d'abord dans une telle communauté, ce n'est pas la justesse d'un ordre, mais la possibilité d'en remarquer l'erreur.

Développé dans : chap. 15.4

Voir aussi : condensation, illusion cohérente ; *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Institution

Ordre proliférant (wuchernde Ordnung)

Type : Notre méthode

Explication : Un ordre qui a besoin pour chaque cas nouveau d'une nouvelle catégorie, pour chaque écart d'une exception. Il saisit tout et n'explique rien.

Développé dans : chap. 13.2

Voir aussi : Illusion cohérente, Standard

préjugé (Vorurteil)

Typ : philosophique général

Explication : Une condensation forte et rapide qui abandonne précisément les différences qui importent. Contre cela, il ne sert pas de condenser moins, mais de condenser autrement : reprendre les différences abandonnées et examiner lesquelles comptent cette fois.

Non visé : Toute attente avant l'examen. Sans elle, on n'entrerait dans aucune conversation ; elle ne devient préjugé que lorsqu'elle ne se laisse plus corriger.

Développé dans : chap. 2.4

Voir aussi : condensation ; *La vérité* (2025), Glossaire: Pré-jugement, *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Image de l'autre

Principe (Prinzip)

Type : Philosophique général

Explication : Ce qui produit un motif. Il dit sous quelles conditions le motif apparaît et où il cesse, et se laisse donc appliquer à des cas que l'on n'a jamais vus.

Non visé : Un principe qui explique tout. Ce qui n'exclut rien ne dit rien.

Développé dans : chap. 6.1, 6.2, 6.3

Voir aussi : Généralisation, Motif, Fondement

Processus (Verlauf)

Type : Philosophique général

Explication : La quatrième des cinq manières de mettre en ordre : ordre selon la question « Qu'est-ce qui se meut, et selon quoi ? » (DE: „Was bewegt sich, und wonach?“). Aussi processus. On y recourt là où une description est juste sans toucher, parce que la matière ne se comprend qu'à partir de son devenir.

Développé dans : chap. 11.1, 11.3

Voir aussi : Rythme, Manière de mettre en ordre

Relation

Type : Philosophique général

Explication : La troisième des cinq manières de mettre en ordre : ordre selon la question « Avec quoi est-ce lié ? » (DE: „Womit hängt es zusammen?“). Aussi connexion. Elle a besoin à la fois de l'arbre et du réseau ; qui ne voit plus que des liens ne peut plus dire ce qui est relié.

Développé dans : chap. 10.1, 10.3, 10.5

Voir aussi : Connexion factuelle, fonctionnelle, conceptuelle, Renvoi

Renvoi (Verweis)

Type : Notre méthode

Explication : Un link entre deux endroits d'un ordre. Il tient par la place dans la structure ou par la matière, et par la matière de trois façons : comme la même matière, comme la même en un autre développement ou comme déterminée de façon contradictoire. Les renvois donnent l'accès ; la vue d'ensemble, c'est l'ordre dont elles se détachent.

Développé dans : chap. 13.3

Voir aussi : Accès, Relation

Reste (Repos)

Type : Notre méthode

Explication : Ce qu'aucune condensation ne rattrape : le singulier, qui est plus que le cas de ses motifs ; l'accomplissement, qui ne se laisse pas observer pendant qu'on l'accomplit ; le nouveau, pour lequel il n'y a pas encore de cases. Un ordre n'a pas à le saisir, mais à le garder visible.

Développé dans : chap. 4.3, 14.3

Voir aussi : Condensation, Série et cases

Rythme (Rhythmus)

Type : Notre méthode

Explication : L'alternance de collecte et de mise en ordre. Qui reste dans la collecte n'arrive à aucun résultat ; qui ordonne trop tôt en a un qui ne résiste pas au matériel. L'alternance vient de la matière.

Développé dans : chap. 11.4

Voir aussi : Processus

Série et cases (Reihe und Fach)

Type : Notre méthode

Explication : Ordre selon un trait choisi : l'alphabet, la date, le territoire. Plusieurs traits sont emboîtés les uns dans les autres, compartiments dans compartiments. Un tel ordre donne l'accès, mais non la vue d'ensemble, et doit garder le reste visible.

Développé dans : chap. 4.1, 4.2, 4.3

Voir aussi : extérieur, Accès, Motif

Standard (Maßstab)

Type : Notre méthode

Explication : La question à laquelle le livre mesure chaque ordre, y compris lui-même : peut-il dire pourquoi ses membres sont ceux-là et pourquoi ils sont ainsi disposés ? Tant qu'un ordre ne peut indiquer son fondement, il est posé de l'extérieur sur la matière.

D'où il vient : Non d'une image de la matière à laquelle on comparerait l'ordre, mais du mouvement dans lequel un ordre échoue sur la matière et devient ainsi plus précis.

Développé dans : chap. 1.3, 13.2, 16.4

Voir aussi : extérieur, Auto-déploiement

Syllogisme (Schluss)

Type : Philosophique général

Explication : La forme dans laquelle on peut écrire un fondement suffisant. Il assure le passage, non le point de départ : qui accorde les prémisses doit accorder la conclusion, mais si elles sont vraies, le syllogisme ne le dit pas.

Non visé : Une espèce propre de fondement à côté du suffisant.

Développé dans : chap. 7.3

Voir aussi : Fondement : vide, arbitraire, suffisant

Système, systématique (System, systematisch)

Type : Philosophique général

Explication : Un tout dont les membres se laissent comprendre à partir d'un fondement. Penser systématiquement, c'est ordonner de telle sorte que l'on puisse dire pourquoi les membres sont ceux-là, savoir où cela ne se laisse pas

dire, et ne pas rompre le mouvement dans lequel un ordre échoue sur la matière et devient plus précis.

Non visé : N'importe quel ordre stable. Un système de classement par années et par expéditeurs est ordonné, mais n'est pas, en ce sens, un système.

Développé dans : chap. 12.2, 16.4

Voir aussi : Concept, Standard, Auto-déploiement

Urgence (Dringlichkeit)

Type : Notre méthode

Explication : Ce qui nous occupe en ce moment. Elle se rapporte à la situation de celui qui ordonne et non à la matière ; la situation passée, elle a disparu, et la matière est ce qu'elle était. Le premier des trois niveaux de ce que « important » peut vouloir dire.

Développé dans : chap. 3.2

Voir aussi : Importance, Essentialité

Vue d'ensemble (Überblick)

Type : Notre méthode

Explication : Voir ce qu'il y a et comment cela se tient, sans tout parcourir un par un. Mesuré au nombre de membres que l'on doit garder en tête.

Développé dans : chap. 2.3

Voir aussi : Accès, Condensation